

N° 777

~ DIMANCHE 22 OCTOBRE 1911 ~

Prix: 15^c

Journal des Voyages

JOURNAL HEBDOMADAIRE

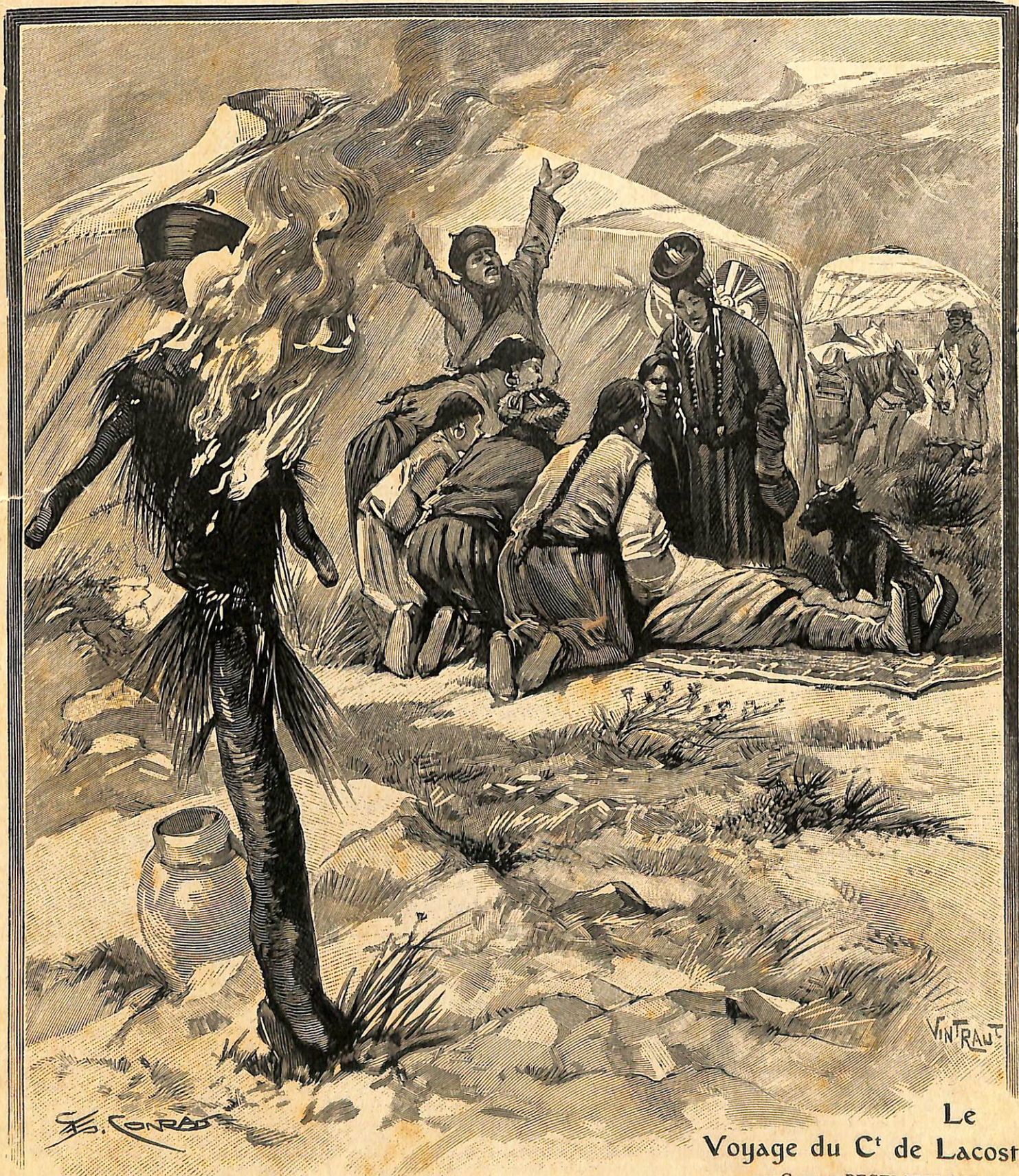
Bureaux: 146, rue Montmartre.
PARIS (2^e)



et des Aventures de Terre et de Mer



"Sur Terre et Sur Mer"
"Monde Pittoresque"
"Terre Illustrée" réunis.



Le Voyage du C^t de Lacoste

par GUSTAVE REGELSPERGER

En Mongolie le moyen pratiqué le plus souvent par les lamas guérisseurs pour sauver un malade consiste à placer un mannequin de paille auprès du moribond; après les prières d'usage on y met le feu. Si tous les rites ont été observés la guérison est inévitable, car la maladie a été brûlée.

N° 777. (Deuxième série.)

N° 1789 de la collection.

Prix des Abonnements

TROIS MOIS
Paris, Seine et S.-et-O. 2 50
Départ. et Colonies... 2 50
Etranger... 3 fr.

SIX MOIS
Paris, Seine, S.-et-O. 4 fr.
Départ. et Colonies... 5 fr.
Etranger... 6 fr.

UN AN
Paris, Seine, S.-et-O. 8 fr.
Départ. et Colonies... 10 fr.
Etranger... 12 fr.

Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. le Directeur du Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris.

Les paiements en timbres-poste sont acceptés mais en timbres français seulement.

CONCOURS D'OCTOBRE



Les Provinces Françaises

TROISIÈME SÉRIE

MARCHE A SUIVRE

Sous la forme d'un rébus, notre dessinateur a écrit à la suite les uns des autres, sans séparation, comme s'ils faisaient partie d'un seul mot, les noms des départements formés par l'une de nos anciennes provinces.

Avec leur perspicacité habituelle, nos lecteurs n'auront pas de peine à nous dire :

1° Le nom de chacun de ces départements;

2° Le nom de la province par laquelle ils ont été formés.

Ce concours comportera quatre séries. Les solutions de ces quatre séries devront nous parvenir ensemble et sur une seule feuille au plus tard le lundi 6 novembre 1911. Les concurrents devront coller en tête de leurs solutions une bande d'abonnement ou les 4 bons de concours publiés en bas de la dernière page des numéros 775 à 778 et les adresser, sous enveloppe affranchie, à M. Henri BERNARD, du Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris. — Le palmarès et les solutions seront publiés le 10 décembre.

DANS QUINZE JOURS

nous commencerons dans un numéro exceptionnel en couleurs la publication de

TROIS RÉCITS SENSATIONNELS

écrits par

Les Trois Maîtres du Roman d'Aventures

Capitaine & & &

& & **Vif-Argent**

PAR

Louis BOUSSENARD

et illustrés par

**CONRAD
DUTRIAC**

et

TOFANI

Au-dessus du &

& **Continent Noir**

PAR LE

Capitaine DANRIT

ON se souvient du succès du *Zouave de Malakoff* et de *Tambour Battant*, ces attachants romans dans lesquels Louis BOUSSENARD conta la campagne de Crimée et la guerre d'Italie.

L'œuvre posthume que nous allons publier et dans laquelle le célèbre écrivain a voulu retracer les péripéties de la campagne du Mexique complètera brillamment cette trilogie des guerres du second Empire.

Nul cadre ne convenait mieux à un roman d'aventures que le pays des « guerillas » si propice aux embuscades et aux coups de main.

Avec le nouveau héros de Louis BOUSSENARD, avec *Vif-Argent* le bien nommé, chef d'une contre-guerilla, capitaine improvisé d'une de ces bandes de volontaires — aventuriers et têtes brûlées — qui déjouaient les menées des guérilleros mexicains et accomplissaient d'inimaginables exploits, avec cet audacieux casse-cou, nos lecteurs vont vivre de la façon la plus émouvante tous les épisodes de cette longue campagne du Mexique.

Les jolies illustrations de TOFANI ajouteront encore à l'intérêt de ce passionnant récit historique qui captivera étrangement tous les fervents admirateurs du talent de l'incomparable romancier que fut Louis BOUSSENARD.

**L'Ambassadeur &
& Extraordinaire**

PAR

Paul d'IVOI

ON connaît l'amusante fantaisie de Paul d'Ivoi, on sait que nul mieux que lui n'excelle à construire, sur une donnée toujours originale, toute une suite d'extravagantes péripéties, tout un enchaînement d'incidents aussi étranges qu'inattendus. Il va faire la joie de son fidèle public avec son *Ambassadeur extraordinaire* qu'illustrera le fin crayon de CONRAD.

Le voyage mouvementé, dans lequel se trouvera lancé l'amusant diplomate qu'il va nous présenter, sera fertile en surprises et en aventures pour le moins aussi « extraordinaires » et cet étonnant roman, qui pourrait s'intituler *La chasse au pantalon mystérieux*, procurera à nos lecteurs des heures d'une gaieté sans pareille.

IL y a deux ans, le Capitaine DANRIT — on sait que c'est là le pseudonyme du Commandant DRIANT, député de Nancy — faisait évoluer le héros de son roman en aéroplane, au-dessus du Pacifique.

C'est encore un aviateur dont il va nous conter les prouesses, mais cette fois au-dessus du Continent Noir. Et ce récit arrive bien à son heure, au moment où l'aviation va jouer un rôle d'une importance considérable dans nos possessions africaines.

Nos officiers aviateurs ont conquis la sympathie du public et leur popularité est grande. Leur camarade, le Capitaine DANRIT, était tout désigné pour les mettre en scène et, grâce à son talent d'écrivain, grâce à sa plume si vibrante et à ses connaissances spéciales, nous allons assister aux exploits de nos vaillants soldats de l'air qui, au-dessus de cette Afrique — non plus mystérieuse mais toujours dangereuse — rivaliseront d'audace intelligente, de courage et de patriotisme.

L'habile dessinateur DUTRIAC illustrera, pour la plus grande satisfaction de tous, cet attachant roman d'aventures appelé, comme les récits de BOUSSENARD et de d'Ivoi, au plus éclatant succès.

Au Pays des hordes mongoles
et turques

Le Voyage



du Commandant de Lacoste

D'Asie se sont jadis ruées
vers l'Occident des pous-

sées de peuples de race mongolique, Huns, Turcs, Mongols, dont les violentes irruptions ont fait trembler l'Europe. Ces tribus barbares et sanguinaires ont eu leur histoire glorieuse. Elles élevèrent des capitales en Mongolie et un de leurs chefs les plus audacieux, Gengis Khan, occupa la Chine et y établit sa dynastie. C'étaient encore des Mongols que ces Turcs Osmanlis qui fondèrent l'empire ottoman et de la même race descendait ce fameux Tamerlan qui fit de Samarkand le centre d'un immense empire mongol.

Mais bien des mystères planent sur l'histoire primitive de ces redoutables guerriers dont la descendance aux mœurs curieuses est elle-même mal connue. C'est au cœur de leur pays qu'un voyageur français, le commandant de Bouillane de Lacoste, déjà connu par un remarquable circuit accompli autour de l'Afghanistan, a voulu pénétrer, afin d'y rechercher les vestiges de leur ancienne civilisation, épars dans la steppe, et de faire revivre, s'il était possible, quelques traits de leur existence passée.

La Mongolie est une contrée immense, comprise entre la Sibérie et la Chine proprement dite. Elle est montagneuse au Nord et au Sud. Au centre, s'étend un vrai Sahara asiatique, le Gobi, désert de sable et de graviers, pays inhabité qui sépare la Mongolie du Nord ou « extérieure » de celle du Sud ou « intérieure ». Bien que dépendant de la Chine, cette contrée est habitée par des peuples qui diffèrent totalement des Chinois.

C'est la Mongolie du Nord que M. de Lacoste a visitée en compagnie du Dr du Chazaud et de M. Zabieha. L'explorateur qui, on le sait, a été cette année même l'un des lauréats du *Journal des Voyages*, vient d'écrire une attrayante relation de son voyage¹; en y puisant quelques détails, nous voudrions faire ressortir l'intérêt de son exploration.

La Mongolie du Nord, que de hautes montagnes séparent de la Sibérie, s'abaisse, vers le Sud, de façon à former un plateau presque continu, élevé de 1,300 à 1,400 mètres. C'est la « Terre des Herbes », la steppe aux étendues monotones, coupées seulement de quelques collines dénudées. Au printemps, la prairie est émaillée de fleurs, mais elles sont le paradis des mouches et des moustiques qui harcèlent le voyageur. En été, la chaleur est intolérable et les orages grondent chaque jour; l'hiver amène les tourmentes de neige et la bise glaciale.

Tel est le pays peu séduisant que le commandant de Lacoste avait choisi pour excursionner.

De Kiakhta, en Sibérie, au Sud du lac Baïkal, il gagna Ourga, la capitale religieuse des Mongols. Là, il se trouvait chez les Kalkas qui passent pour représenter la race dans toute sa pureté. Ils ont le visage couleur de brique, les pommettes saillantes, le nez écrasé.

Les Mongols Kalkas vivent sous le régime féodal et portent des titres de noblesse, analogues à ceux de duc, marquis ou comte, qui ne sont guère en rapport avec la vie misérable que mènent ces nomades dans la steppe au milieu de leurs troupeaux. Tous, naturellement, se disent des descendants de Gengis-Khan, mais ils n'ont pas hérité de l'ardeur guerrière de leur ancêtre et vivent sous leur tente de feutre de la façon la plus pacifique.

Les Mongols sont d'une saleté repoussante qui n'honore guère non plus leurs titres héréditaires. Jamais ils ne se déshabillent, jamais ils ne se baignent. Peut-on les en blâmer? Non, car telle est la volonté des dieux. Quant à leurs ustensiles de ménage, ils les nettoient, mais leurs bassines de fonte avec de la fiente de vache ou de chameau, et les écuelles dans lesquelles ils mangent, avec la langue.

La glotonnerie des Mongols est peu commune. A quatre, ils sont capables de dévorer un mouton entier; mais en temps ordinaire, ils se contentent de lait caillé ou de fromage qu'ils accompagnent, chaque jour, de cinquante à soixante tasses d'un horrible thé mélangé de beurre.

La ville d'Ourga n'est qu'une réunion de tentes entourées de palissades de bois; seules émergent de cette forêt les toitures dorées des temples. Par sa malpropreté, elle est en parfaite harmonie avec sa population. Dans les rues et sur les places publiques s'amoncellent, parmi les tas d'immondices qu'on n'enlève jamais, des corps d'animaux en putréfaction.

Mais c'est aux alentours de la ville que l'on voit le spectacle le plus horrible et le plus lamentable. Là, ce sont des cadavres humains, qui gisent sur le sol, sans sépulture, abandonnés à la voracité des chiens. Ces bêtes hideuses, au poil hirsute et aux dents de loup, féroces comme des fauves, qui rôdent par centaines en quête de nourriture, ont vite fait de se précipiter sur la proie qui leur est offerte et de la mettre en pièces, et c'est en poussant des hurlements sauvages qu'ils s'en disputent les débris.

Atroces à nos yeux, ces scènes n'ont rien que de très naturel pour les Kalkas : la religion défend d'enterrer les cadavres. Aussi, n'est-il pas de campement ou de ville, qui ne soit entouré d'une ceinture macabre de squelettes et d'ossements épars.

Passe encore de livrer les cadavres à la dent des animaux, mais souvent on n'attend même pas que le malade ait rendu le dernier soupir pour l'abandonner sur le chemin, précaution égoïste des vivants qui craignent que l'esprit du mort ne vienne hanter leur tente familiale. Les chiens veil-

lent le moribond, le flairant, attendant que la mort ait fait son œuvre, pour se jeter sur le cadavre et le déchirer en lambeaux.

Mais on peut aussi donner aux corps une sépulture plus noble. Pour les nomades, il y a deux façons de « changer de vêtements », c'est-à-dire de dépouiller l'enveloppe terrestre : la sépulture terrestre et la sépulture céleste. La première, nous la connaissons : l'estomac des chiens. Quant à la seconde, rarement employée, mais plus honorable, elle consiste à transporter le défunt sur un pic inaccessible où, loin de la dent des carnassiers, il est la proie des seuls vautours qui en emportent les débris vers la voûte azurée, séjour éternel des bienheureux. Quant aux personnages sacrés, qui ont été sur terre des incarnations de Bouddha, ils sont embaumés et inhumés à la mode européenne, sous des temples aux clochetons dorés.

Ourga est précisément le séjour d'un de ces Bouddhas vivants qui, ainsi que le dalaï-lama de Lhassa, sont vénérés à l'égal des dieux. S'ils passent aux yeux du monde pour personnifier la sagesse du grand Bouddha, ils n'en pratiquent pas toujours les vertus. Celui d'Ourga est, dit-on, fort peu dévot et très attaché aux choses de ce monde. Il habite, près de la ville, une jolie villa construite à l'européenne, où il vit avec une certaine indépendance. Les mauvaises langues, il y en a partout, ont à son égard bien des médisances.

Une cité qui possède un personnage d'une aussi grande sainteté ne pouvait manquer d'être le centre de nombreux couvents. Ce sont des lamas jaunes, de la secte des Ge-loug-pa, qui y vivent, groupés autour de leur « Gheghen », ou incarnation de la divinité, dont la miraculeuse puissance s'impose à la vénération des foules. Il n'y a pas moins de 12,000 lamas à Ourga.

Mais laissons cette ville et suivons M. de Lacoste et ses compagnons à travers la plaine immense et nue, où chemine leur caravane, exposée aux ardeurs d'un soleil de feu ou au déchaînement des orages journaliers. C'est vers Erden-Dzou qu'ils se dirigent, l'ancienne Karakoroum, la capitale du grand conquérant Gengis-Khan.

Elle surgit enfin, après une vingtaine de jours de marche, cette ville fameuse, isolée dans la steppe et dominée par la chaîne bleuâtre des montagnes qui s'élève de l'autre côté de la vallée de l'Orkhon. La voilà bien, cette capitale du vaste empire qui s'étendait naguère des rives du Danube à la mer de Corée; les voilà, les toits de ces sanctuaires renommés, où accouraient les foules, avides de se prosterner devant les Bouddhas vivants, qui rehaussaient par leur sainteté l'éclat de la glorieuse cité. La longue ligne de remparts est debout encore; de distance en distance des pylones blanchis de chaux neuve dressent vers le ciel leurs pointes fuselées et viennent rajeunir et égayer ces murailles uniformément grises.

Mais Karakoroum, la triomphante cité d'autrefois, n'en est pas moins morte. Du jour où l'empire de Gengis-Khan se désa-

¹. Commandant de BOUILLANE DE LACOSTE. *Au pays des anciens Turcs et des Mongols* (Paris, Emile Paul, 1911).

grégea, au xiv^e siècle, et où Karakorum cessa d'être capitale, ses habitants retournèrent dans la steppe pour reprendre la vie nomade, la seule qui convienne à leur tempérament et à leurs goûts, et, depuis, ils ne l'ont jamais abandonnée.

L'intérieur de la ville n'est qu'une succession de ruelles étroites, mais les temples, quoique déchus de leur ancienne splendeur, ont gardé encore, avec leurs élégants portiques et leurs façades polychromes, une certaine majesté. Des stèles de granit, surchargées d'inscriptions tibétaines ou mongoles, s'alignent sur l'esplanade et tant de lèvres les ont frottées qu'elles en ont pris une patine grasse et luisante. Auprès de ces vieux monolithes, s'élèvent de curieux monuments en forme de tiars, sépultures de dieux vivants.

Mais la lèpre des siècles ronge ces murailles et ces bâtisses; il était temps d'en rapporter des descriptions précises avant qu'elles ne soient envahies par le sable du désert qui les ensevelira dans l'oubli.



Statue décapitée à Kocho-Tsaïdam.

où elle s'élevait est marquée de nombreux vestiges. Ici, ce sont des pierres « éternelles », monolithes élevés en mémoire de princes illustres; là, des inscriptions en turc primitif. Mais les monuments ne peuvent être éternels. En voici qui ne reposent plus sur leur socle; près d'une stèle gît sur le gazon, privée de sa tête, une tortue géante qui jadis lui servait de support. M. de Lacoste découvrit, couchés dans l'herbe comme des morts après la bataille, plusieurs grandes statues de pierre, toutes décapitées, qui avaient conservé intacts tous les détails de leur costume. Il en est de remarquables par l'exactitude de la pose et la perfection de l'exécution; en voici une, dressée, dont les draperies sont merveilleuses et le personnage, une dame sans doute, tient en ses mains une sorte de mouchoir avec une élégance toute moderne. Mais ne nous étonnons pas

des regrettables mutilations de ces statues. Chez les anciens peuples de la steppe, le vainqueur n'avait-il pas coutume d'emporter avec lui la tête de ses ennemis, en guise de trophée? Il faisait subir aux statues un sort semblable.

Dans leur route à travers la steppe, les voyageurs rencontraient chaque jour des campements mongols et les indigènes arrivaient en foule voir ceux des « princes blancs », comme on appelait ces étrangers, qui ne pouvaient manquer d'être de haute noblesse. Les Français les accueillaient très bien et leur offraient du thé, mais se gardaient de les laisser pénétrer dans leurs tentes où, sûrement, les nobles kalkas auraient laissé quelques détachements de leurs armées de parasites!



L'interprète de la mission jouant avec une demoiselle de Numidie.



Un campement de Mongols Kalkas.

Deux autres grandes capitales existent aussi au Nord du Gobi : Kara-Balgassoun, fondée par les Ouïgours; Kocho-Tsaïdam, créée par les Turcs.

A Kara-Balgassoun se dressent encore les murs de la forteresse. Tout autour, des talus gazonnés marquent l'emplacement de constructions. Parmi les ruines gît, en vingt-cinq fragments, un élégant obélisque portant des inscriptions en trois langues, qui fut sans doute élevé pour célébrer la gloire des Ouïgours, au viii^e siècle. M. de Lacoste passa près de quatre jours, par une chaleur suffocante et sous la menace constante de l'orage, à estamper les débris de ce curieux monument, à dessiner, à photographier.

De même fit-il à Kocho-Tsaïdam, la plus ancienne et la plus mystérieuse des trois capitales, celle des Turcs de la steppe. La place



LE VOYAGE DU COMMANDANT DE LACOSTE

Enfants mongols de la confédération des Kalkas.

(Photographies de M. le Commandant de Lacoste.)

Vers le Nord, du côté de la Selenga, M. de Lacoste découvrit, auprès d'un lac salé, les ruines d'une autre cité antique, Arkhol-Khané-Balgassoun. De nombreux socles de colonne jonchaient le sol; une forteresse était encore debout. Dans la plaine, le voyageur trouva deux tombes en forme de cuve avec de curieux dessins, des statues, des inscriptions en caractères tures.

Arrivés auprès du grand lac appelé Sanghin Dalaï, l'« Océan d'encens », les voyageurs avaient parcouru depuis Ourga près de 1,000 kilomètres; il découvrirent un lac nouveau, que les Mongols appellent le Kanden-Nor, ou lac de la Trompette, puis ils gagnèrent Ouliassoutaï. Là, plus de steppe fleurie, c'est à travers le sable et les cailloux du Gobi qu'on franchit les 500 kilomètres qui séparent cette vallée de Kobdo. De là, la mission regagna la Sibérie.

Tandis que le commandant de Lacoste recueillait de précieux documents sur l'histoire et sur l'archéologie des villes mortes de Mongolie, le Dr du Chazaud, de son côté, récoltait de riches collections d'histoire naturelle. Il ne négligeait aucune occasion. Un jour, c'est un serpent de belle taille qu'il avait recueilli dans son mouchoir au grand effroi des indigènes. Une seule fois, il eut une faiblesse : une gracieuse « demoiselle de Numidie », blessée par M. de Lacoste, devait aller enrichir les collections du docteur, mais elle parut si suppliante qu'il consentit à lui faire grâce.

Le Dr du Chazaud fit aussi œuvre humanitaire. Partout où il passait, les malades arrivaient à la file pour le consulter : aveugles, sourds, galeux, fumeurs d'opium, rhumatisants. Il lui en vint, un jour, un qui possédait au milieu de la joue une effroyable fistule, qu'il obturait, sans doute afin d'empêcher les courants d'air, avec une boulette de viande crue.

Les Mongols se font souvent soigner par des lamas guérisseurs, mais les remèdes qu'ils emploient ne sont pas toujours efficaces, alors il faut recourir à de grands moyens. L'un des plus pratiqués consiste à transférer la maladie à un objet inanimé ou à un animal. On confectionne un mannequin bourré de paille, que l'on place à côté du malade. La famille ayant récité pendant vingt-quatre heures les oraisons prescrites pour ce cas, on sort le mannequin de la tente et on le brûle au dehors au milieu des cris et des chants. Si tous les rites ont été bien observés, la guérison est inévitable, car la maladie a été brûlée.

GUSTAVE REGELS ERGER.

DANS L'ENFER DE LA GUYANE

L'Évasion du Citoyen Prieur

Par
GEORGES LE FAURE

CHAPITRE V
Le truc de Tedja.

SANS doute les choses marchèrent-elles



L'ÉVASION DU CITOYEN PRIEUR

Tedja servant de guide allait d'un pas souple, portant sur l'épaule la longue perche où était attaché le hamac du fugitif. (P. 363, col. 3.)

plus aisément qu'il n'est permis de le supposer. Quelques instants plus tard, Hélène s'étant auparavant assurée qu'il n'y avait aucun danger à quitter le camp, Dubreuil et Tedja se glissaient hors du carbet, portant, suspendu à la perche posée sur leurs épaules, le hamac où se trouvait allongé Prieur. Tout d'abord, le lieutenant s'était heurté de la part du vieillard à une résistance qu'il n'avait pu être vaincue que par les supplications et les larmes de sa fille : il refusait obstinément à être pour Dubreuil une occasion de fatigues et de dangers.

Reproduction et traduction réservées. Voir les nos 772 à 776.

Mais le jeune homme ayant déclaré que si le père d'Hélène ne cédait pas, il irait de suite à Cayenne se livrer lui-même aux autorités, Prieur se laissa faire.

Au milieu de l'ombre qui pesait sur le camp, s'élevaient des chants avinés qui mettaient un frisson de terreur aux tempes de la jeune fille : qu'un de ces soldats, en dépit de son ivresse, perçût le bruit des pas de la petite troupe et c'en était fait de son père, de son fiancé, d'elle-même.

Elle allait en éclaireur, tenant en main, lame nue, le sabre de l'officier, bien résolue à ouvrir par la force un passage au hamac et à ses porteurs.

Il est des circonstances où une âme de jeune fille acquiert instantanément une virilité capable de rivaliser avec celle de l'homme le plus courageux.

Hélène sentait qu'elle tenait en main, non seulement la liberté, mais encore la vie de son père; et elle avait fait par avance le sacrifice de sa propre existence pour assurer l'exécution du plan hardi de Dubreuil.

Enfin, les limites du camp une fois franchies, on atteignit la lisière de la forêt; mais là, si les fugitifs se trouvaient à l'abri des poursuites de leurs ennemis, commençaient pour eux des dangers d'une autre nature, tout aussi redoutables et plus terrifiants encore.

L'ombre mystérieuse de cette forêt qui les protégeait contre les soldats de Jean-net, les exposait aux dents des fauves embusqués dans les fourrés inextricables, aux morsures des serpents tapis sous la mousse.

Tedja servait de guide, il n'y avait pas lieu de craindre qu'on s'égarât; les méandres de la forêt lui étaient familiers : même au milieu de l'obscurité de la nuit, la courbure d'une branche d'arbre, la forme d'un buisson, le bossèlement même de racines saillant du sol, un entrelacement particulier de lianes lui étaient autant de points de repère pour diriger

sa course. Seulement, il avait exigé qu' aussitôt la petite troupe aventurée sous les arbres, Hélène passât à l'arrière-garde. A cela, deux raisons : la première, c'est que servant de guide, il devait nécessairement marcher le premier; la seconde, c'est qu'il pouvait se présenter, leur barrant la route, de ces enchevêtrements inextricables de lianes dont seule son habileté à manier la machete pouvait triompher.

Son arme pendue nue à son poignet droit par un lacet de cuir, il allait d'un pas souple, portant sur l'épaule gauche la longue et flexible perche à laquelle était attaché le hamac du fugitif et dont l'autre

extrémité reposait sur l'épaule de l'officier.

Celui-ci, dans sa main droite, tenait un pistolet, tout armé, prêt au coup de feu en cas de besoin.

A intervalles réguliers on faisait halte, pour permettre à Dubreuil, inaccoutumé à ce genre de marche, de se reposer un peu et aussi de reporter d'une épaule sur l'autre la perche qui le meurtrissait.

Le déporté, incapable de trouver les paroles nécessaires pour exprimer sa reconnaissance, se contentait de lui serrer les mains dans une muette étreinte. Hélène, silencieuse, essuyait furtivement les larmes que lui arrachait l'abnégation du jeune homme.

Puis, on se remettait en route, l'œil aux aguets, l'oreille tendue, prêt à surprendre le moindre bruit, révélateur d'un danger.

Mais la forêt, décidément, leur était favorable : sauf les rugissements sourds des fauves tapis dans leurs repaires et le glissement furtif des reptiles effarés par la marche des fugitifs, nulle alerte ne les vint troubler ; et comme l'aube se levait, ils aperçurent enfin, contre les troncs d'arbres, les huttes d'un village indien posées au bord du fleuve dont le ruban d'argent se déroulait au pied des arbres plantés en lisière.

Sur les conseils de Tedja, la petite troupe fit halte, pour permettre à l'indigène de s'en aller, lui seul, en reconnaissance et s'assurer d'une pirogue qui les put descendre jusqu'à l'embouchure où stationnait, à l'ancre, le bateau anglais.

« Va vite, lui dit Dubreuil, et fais l'impossible pour réussir. »

Combien cette attente leur parut longue, quelque courte qu'elle eût été : leur sort se décidait en ce moment et ils ne pouvaient rien faire pour défendre leurs intérêts, pour tenter d'apitoyer ceux desquels dépendait leur sort !

Si Tedja allait échouer dans sa tentative !

Et déjà pour tranquilliser Hélène qui se désespérait, Dubreuil avait décidé que, sans tarder, on reprendrait la marche, suivant le cours du fleuve jusqu'à l'endroit où attendait le bateau sauveur.

Prieur, lui, s'était assoupi : cette course de nuit, presque sans arrêt, avec les secousses inévitables d'un aussi primitif moyen de transport, l'avait complètement épuisé et il gisait comme une masse inerte sur le sol même où les porteurs improvisés avaient déposé le hamac.

Heureusement, les fugitifs en furent pour leurs transes ; au moment où ils commençaient à désespérer, non seulement de la réussite de Tedja, mais même de sa fidélité, ils le virent surgir d'entre les broussailles, agitant en l'air son bras en signe de victoire.

Bientôt après, il les avait rejoints et rapidement les mettait au courant de ses démarches.

Celles-ci avaient été pleinement couronnées de succès, seulement il avait dû s'enfoncer un peu plus avant de la forêt, pour y trouver la tribu qu'il espérait rencontrer au bord du fleuve.

A cette époque de l'année, les indigènes

s'occupaient d'ensemencer leurs champs, attendant, pour recommencer à se livrer à la pêche, la fin des grandes marées dont l'influence se faisait sentir même en cet endroit, cependant assez éloigné de l'embouchure.

C'était même la raison qui allait contraindre les fugitifs à remettre au soir leur embarquement, les patrons de la pirogue qu'il avait louée déclarant inutile de chercher à lutter contre le flot montant.

Dans quelques heures, au contraire, ils auraient le flot avec eux et ils atteindraient bien plus rapidement le bâtiment qui les attendait.

Ces explications fournies, Tedja et Dubreuil soulevèrent le hamac et, avec mille précautions pour éviter d'arracher Prieur au sommeil réconfortant dans lequel il était plongé, ils se mirent en marche.

Au bout d'une petite heure, des cases apparurent dans le lointain, groupées au milieu d'une vaste clairière, autour d'une modeste chapelle dont le clocher de bois s'élevait au-dessus du feuillage des grands arbres plusieurs fois centenaires.

Ils étaient arrivés et il leur était permis enfin de prendre quelques heures d'un repos bien gagné et indispensable pour atteindre le but de leur voyage.

Pendant que Prieur, sorti du hamac, était étendu sur une couchette rapidement improvisée et que protégeait un moustiquaire, Hélène, cédant aux instances de Dubreuil, consentait à prendre, elle aussi, quelques heures de sommeil.

Quant à lui, il veillait, inquiet en dépit de l'assurance qu'il affectait, pour ne pas inquiéter ses compagnons de route. Ferret avait dû constater, dès le lendemain même de sa fuite, le départ d'Hélène et il y avait tout à parier que, se voyant joué, il s'était aussitôt lancé à sa poursuite.

Il y avait donc lieu de tout redouter.

Sur sa demande, des hommes dont Tedja était sûr, avaient été envoyés dans toutes les directions par lesquelles on pouvait arriver jusqu'au village, avec mission d'accourir sans tarder au cas où se produirait quelque incident suspect.

Et lui, l'oreille aux aguets, attendait, anxieux, tremblant à chaque bruit qui lui arrivait de la profondeur de la forêt, se demandant avec épouvante à quel parti il faudrait s'arrêter si la fatalité voulait que les hommes de Ferret arrivassent.

Avec quelle impatience il surveillait l'heure, attendant que l'état du fleuve permit de s'embarquer enfin dans la pirogue amarrée au milieu des plantes aquatiques dont s'embroussaillait la rive.

Soudain, au milieu du silence pesant qui enveloppait la forêt, un coup de feu éclata, lointain, puis un second, puis un troisième.

Ensuite, plus rien.

Éveillée en sursaut, Hélène s'était élancée hors de la hutte où reposait son père ; dès le premier pas, elle se heurta à Dubreuil qui accourait et que bientôt rejoignait Tedja.

D'un regard, la jeune fille interrogea les deux hommes et dans leurs prunelles elle

vit clairement le reflet de l'épouvante qui la tenait elle-même.

« Eux ! balbutia-t-elle. »

— Je vais m'en assurer, » déclara Tedja, en se lançant dans la profondeur verte de la forêt.

Immobiles et silencieux, Dubreuil et Hélène se considéraient avec désespoir.

Que pouvaient-ils faire ? Fuir ? Mais l'état de Prieur interdisait tout espoir de fuite.

Hélène n'abandonnerait pas son père et Dubreuil refuserait de séparer son sort de celui de ses compagnons d'infortune.

Ils étaient donc perdus tous les trois, à moins d'un miracle ; et malheureusement il était peu permis de croire aux miracles.

Lui prenant les mains, Hélène supplia :

« Fuyez ! Je ne saurais admettre que vous vous perdiez pour nous. »

— Quel homme serais-je si je cherchais à esquiver la responsabilité de mes actes !

« En agissant ainsi que je l'ai fait, je n'ignorais pas quelles pouvaient être les conséquences de ma conduite. »

« D'ailleurs, je vous aime, Hélène, et je suis décidé à mourir avant que ce misérable Ferret ait osé porter la main sur vous. »

Ces paroles prononcées avec énergie trahissaient une décision irrévocablement prise.

Le jeune homme ajouta :

« Ce qui me désespère, c'est de vous avoir entraînés, vous et votre père, dans une aventure dont l'issue ne peut que vous être fatale. »

« Ah ! si ma vie pouvait vous être utile, avec quelle joie je vous en ferais le sacrifice ! »

« Mais, hélas ! elle ne peut pas même être bonne à assurer votre salut. »

En ce moment, Tedja apparut, tout essoufflé, entraînant ou plutôt soutenant un des hommes que lui-même avait envoyé en éclaireur sur la lisière de la forêt : cet homme était blessé d'un coup de feu reçu à l'épaule et le sang qui coulait avec abondance lui souillait abominablement la poitrine.

« Qu'y a-t-il ? interrogea Dubreuil. »

— Le village est cerné. Conduit par les soldats que tu as laissés à Counanama ivres-morts et qu'il a retrouvés arrivant de Cayenne à marche forcée, Ferret a découvert votre trace et arrive.

« Avant une heure, il sera ici. »

Défaillante presque, Hélène s'appuya à l'épaule de Dubreuil, bégayant :

« Pauvre père ! »

Dans sa détresse, ce n'était pas à elle qu'elle pensait, mais à celui au salut duquel elle s'était sacrifiée.

Pour la dixième fois peut-être, Dubreuil interrogea :

« Peut-on fuir par le fleuve ? »

— Impossible ! ce serait la mort certaine que de vouloir lutter contre le flot montant ; la barque chavirerait dans les remous.

— Alors, il faut attendre ces bandits.

— Nous sommes dans la main de Dieu, déclara solennellement Tedja ; lui seul peut nous sauver.

— Mais, s'exclama Dubreuil, ne vaudrait-il pas mieux risquer la mort en tentant d'échapper à ces coquins plutôt que d'attendre les nouvelles tortures qu'ils vont inventer pour nous punir de notre tentative d'évasion? »

Soudain Tedja poussa une exclamation et, réclamant de ses deux compagnons, une attention soutenue :

« Il y a un moyen, déclara-t-il, un moyen presque certain d'échapper à Ferret et à ces hommes. Ce moyen, voudrez-vous l'employer? »

— Quel qu'il soit, s'il me permet de sauver mon père, je l'adopte. Parle vite dit Hélène.

— Eh bien, voici : que le citoyen Prieur consente à boire une tisane faite du jus de certaines racines écrasées. Ce breuvage lui procurera un engourdissement général qui lui donnera à s'y méprendre l'aspect de la mort. »

Angoissée, éperdue, doutant presque qu'elle eût bien entendu, Hélène considérait l'Indien tour à tour et Dubreuil.

Celui-ci eut, à l'adresse de sa compagne, un geste d'apaisement et dit à l'Indien :

« Explique-toi et fais vite, car le temps presse.

— Je te le répète, les racines dont je parle ont pour propriété d'arrêter les battements du cœur ou du moins de les rendre pour ainsi dire imperceptibles : le sang cessant de circuler, le teint prend un aspect cadavérique et, à moins d'être docteur, il est impossible de ne pas être persuadé que la vie s'est retirée du corps.

« Les blancs nomment cet état de la léthargie. Ferret, en voyant le citoyen Prieur immobile, se laissera prendre aux apparences et repartira en abandonnant ce qu'il croira n'être qu'un cadavre.

« Aussitôt arrivé le moment de la marée basse, nous transporterons le corps dans la pirogue et quand le père de la jeune blanche reviendra à lui, il sera en sûreté à bord du bateau qui l'emportera vers la France, vers la liberté. »

Dubreuil interrogeait du regard Hélène : ce plan paraissait raisonnable et facile à mettre à exécution.

D'autant qu'il y avait grandes chances pour qu'en présence d'une pareille catastrophe frappant la citoyenne Prieur, Ferret ne lui fût pas rigueur de l'évasion à laquelle elle avait concouru et la laissât pleurer en paix sur le corps de celui qu'elle venait de perdre.

« Alors, interrogea-t-elle, anxieusement en s'adressant à Dubreuil, vous croyez que l'on peut se fier à cet homme? »

Froissé du soupçon que contenaient ces mots, Tedja prit la jeune fille par la main et l'entraîna vers la hutte où se trouvait Prieur, disant :

« Viens, c'est ton père lui-même qui décidera. »

Le vieillard éveillé, s'étonna de l'émotion dans lequel il voyait ceux qui l'entouraient.

En quelques mots, Dubreuil le mit au courant de la situation : Ferret et ses bandits approchaient ; si l'on n'avisait de suite

à leur arracher leur proie par le procédé qu'indiquait Tedja, c'en était fait du vieillard et de sa fille.

Seulement, Hélène hésitait à employer un procédé aussi radical et qui pouvait cacher une trahison.

« Tedja est un ami, déclara Prieur en saisissant la main de l'Indien ; sans ses soins dévoués et désintéressés, il y a longtemps que je fusse allé rejoindre dans la tombe Barbé-Marbois et les autres victimes de fructidor.

« Donc, je m'en remets entièrement, aveuglément à lui. Ce qu'il fera sera bien fait.

— Dans ces conditions-là, fais vite, » ordonna Dubreuil à l'Indien qui s'élança hors de la hutte.

Quand ils furent seuls, le vieillard attira à lui Dubreuil et Hélène et mettant leurs mains l'une dans l'autre, dit avec émotion :

« Mes enfants, je vous unis devant Dieu ; s'il m'arrivait malheur, qu'au moins je sache que je laisse ma chère Hélène sous la protection d'un époux. »

Il avait à peine fini que Tedja entra tenant unealebasse remplie jusqu'aux bords d'un liquide blanchâtre, légèrement coloré de rose.

« Bois vite, fit-il en tendant laalebasse au proscrit, les bandits vont être ici dans quelques instants. »

(A suivre.)

GEORGES LE FAURE.

SUR LES PAQUEBOTS

Tarifs de passagers

On ne sera pas peu surpris d'apprendre que, d'après de nouveaux tarifs affichés sur ses steamers par la Compagnie des Chargeurs réunis, certains passagers payent pour un voyage 1 250 francs, alors que, pour le même trajet, d'autres ne sont taxés que 12 fr. 50, prix évidemment très modéré.

Mais un aussi grand écart s'explique aisément quand on sait que les premiers de ces voyageurs sont des éléphants, des hippopotames et des rhinocéros, et les seconds, des petits oiseaux ou des perroquets.

Entre ces deux catégories de passagers il y a des prix intermédiaires : petits chiens, 25 fr. ; gros chiens, 50 fr. ; s'nges, petit gibier, antilopes naines, 62 fr. 50 ; autruches, 125 fr. ; lions, tigres et léopards, 500 fr. ; girafes, 1,000 francs.

Aucun de ces animaux, d'après le règlement, ne peut être admis dans les cabines ou logements affectés aux passagers de l'espèce humaine.

Pour quelques-unes de ces espèces animales, la promiscuité pourrait n'être pas sans inconvénient et il serait excessif d'exiger d'une girafe qu'elle se contente du lit placé au-dessus de celui de son maître.

La nourriture est à la charge des propriétaires des animaux ; à eux de connaître les goûts et les capacités digestives de leurs pensionnaires.

La Compagnie ne répond pas de la mortalité. C'est donc aussi aux maîtres des animaux à prendre soin de leur santé et à tâcher de les prémunir contre le mal de mer.

A. C.

Aux Grandes manœuvres Allemandes

TANDIS qu'à Toulon le président de la République assistait à bord du *Masséna* à l'imposante revue navale de nos escadres, le kaiser Guillaume II gagnait le large devant la rade de Kiel sur son yacht le *Hohenzollern* pour voir défiler devant lui la flotte de guerre allemande.

Cet imposant déploiement de forces ne comprenait pas moins de 187 unités jaugeant 400,000 tonnes et portant 25,000 hommes d'équipage.

Et pendant que nos petits soldats faisaient merveille aux grandes manœuvres de l'Est, que l'aviation militaire, baptisée déjà la *quatrième arme*, accomplissait des prodiges, les troupes allemandes déambulaient, elles aussi, par monts et par vaux pour ces exercices sur le terrain qui ont tous les caractères de la guerre.

Au cours de ces manœuvres, les armées étaient divisées en deux partis ennemis. Le combat décisif eut lieu aux environs de Woldegk. Les troupes en présence représentaient les deux ailes extrêmes de deux armées se livrant bataille sur un front d'environ 550 kilomètres, allant de Bremerberghe à Crefswald et de Hanovre à Anklam.

Le maréchal von der Goltz, chef de l'armée bleue qui était supposée reculer sur les deux rives de l'Elbe, ne put que fournir une bonne défense. Le dirigeable M₂ qu'il avait à son service lui permit toutefois de découvrir l'adversaire qu'il essaya de tromper par une tactique assez curieuse. Celle-ci consistait à placer de grosses pierres sur les talus des routes dans le but de tromper l'armée rouge en lui faisant prendre ces pierres pour des casques de soldats.

Mais les troupes allemandes disposent d'observatoires démontables assez curieux, analogues aux échelles de pompiers, du haut desquels une vigie peut assez facilement observer à la lorgnette les mouvements de l'ennemi, à condition bien entendu que le pays ne soit pas trop accidenté. Mieux que toute explication, notre première photographie fera comprendre le maniement et l'utilité de ces sortes de miradors en fer.

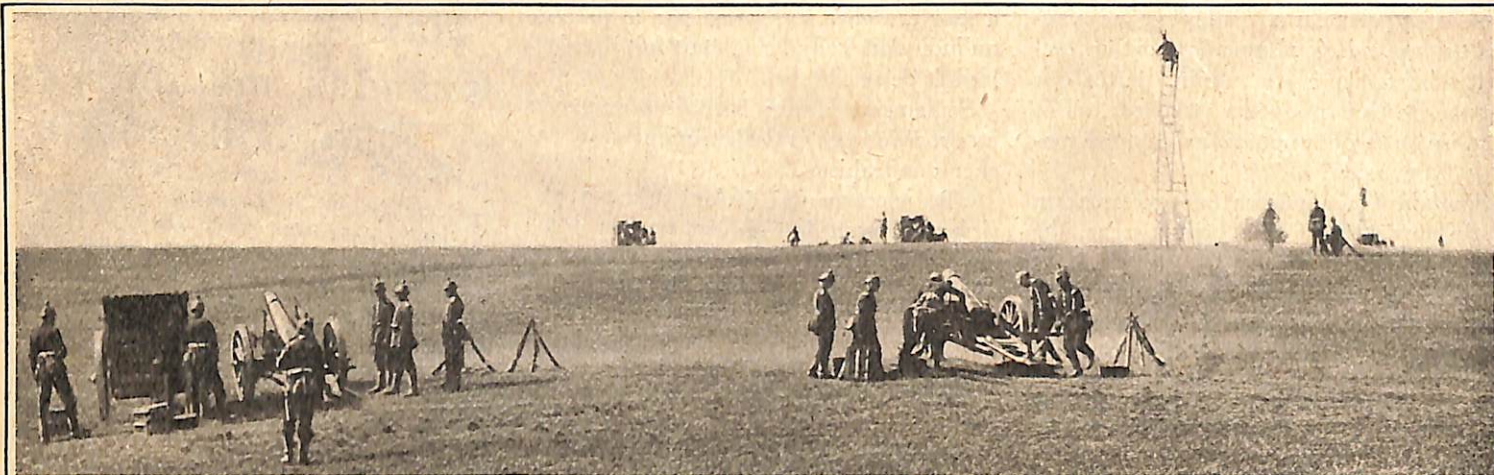
Grâce à ses observateurs, l'armée rouge put éventer la ruse des troupes bleues.

Au cours des manœuvres, le parti rouge fut du reste obligé de se servir presque exclusivement de ses observatoires démontables. Il disposait bien d'un dirigeable, le M₃, mais celui-ci ne put lui rendre de grands services. Son enveloppe trouée avait été réparée trop hâtivement, et tandis qu'il évoluait le 13 septembre au-dessus de Grosselow, elle prit subitement feu. A l'atterrissage, le vent qui soufflait avec violence poussa la nacelle contre le sol et l'allumage fit explosion. Les sept personnes qui se trouvaient à bord purent heureusement sauter à terre. Aucune ne fut blessée.

Ce dirigeable, du système Gross, avait été construit à la fin de 1909. Il avait une longueur de 94 mètres, cubait 7,500 mètres et était actionné par quatre moteurs de 75 chevaux chacun. Sa vitesse atteignait environ 60 kilomètres à l'heure.

Ainsi se trouve confirmé une fois de plus l'échec des formidables vaisseaux aériens sur lesquels l'Allemagne avait fondé de si grandes espérances. Et pourtant il y a quelques semaines seulement, lors du voyage de Gotha à Berlin sur 260 kilomètres du dirigeable *Schwaben*, les journaux d'outre-Rhin, criant bien haut victoire, affectaient de croire à notre jalousie. Le *Taegliche Rundschau* ne disait-il pas à ce sujet :

« C'est avec jalousie que les Français et les



Observatoire démontable d'où les vigies peuvent apercevoir les mouvements de l'ennemi.

Anglais considèrent de tels succès qui ne sont pas à leur portée. Londres et Paris ne peuvent pas s'offrir une telle sensation. »

Le mois ne s'était pas écoulé cependant, qu'un dirigeable français, l'*Adjudant-Réaux*, battait tous les records du monde en effectuant, sans escale, un admirable voyage de 21 heures au dessus des forts de l'Est.

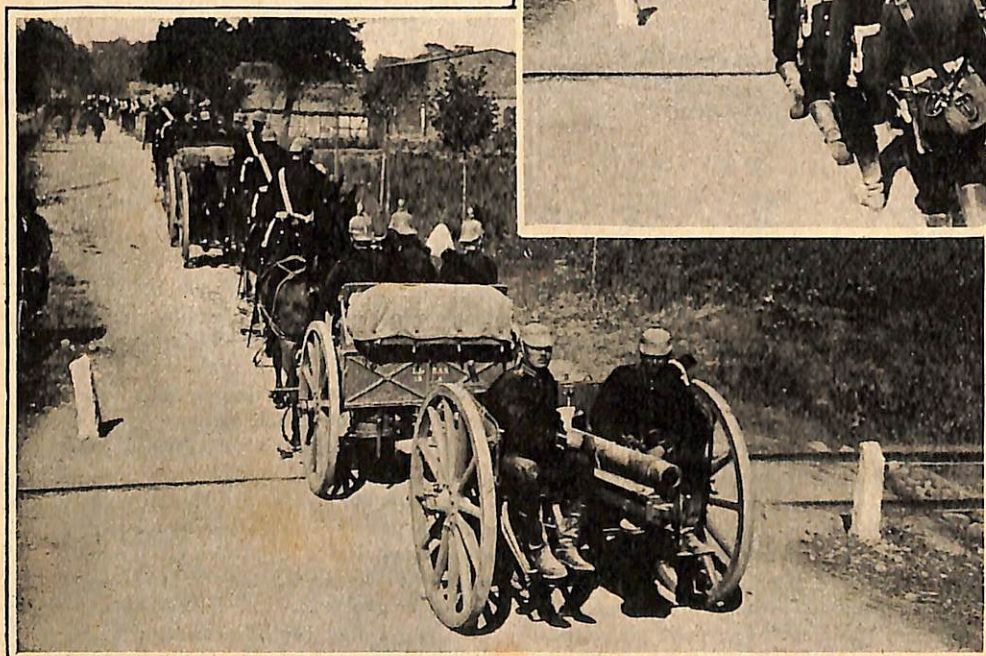
Et tandis qu'au cours des grandes manœuvres aucun aéroplane allemand ne pouvait survoler l'ennemi et rapporter à son armée un renseigne-



Un défilé de mitrailleuses.

au contraire que les Allemands perdent, de plus en plus, la confiance qu'ils avaient tout d'abord fondée sur les mastodontes de l'air.

C'est ce qui ressort le plus clairement des dernières manœuvres allemandes. CYRILLE VALDI.

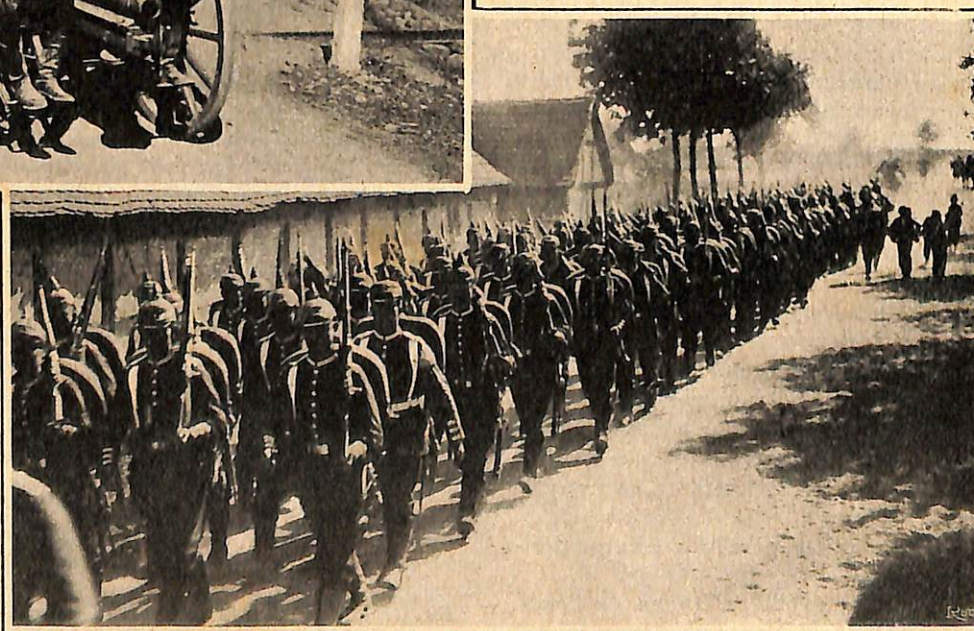


Un convoi d'artillerie.

ment quelconque, nos hommes-oiseaux étonnaient le monde entier par leur audace, leur habileté et la précision de leurs observations aériennes.

L'Allemagne a fait fausse route en s'attachant à créer une importante et coûteuse flotte de croiseurs aériens. Le dirigeable toujours vulnérable, d'un ravitaillement très difficile, d'un garage impossible en rase campagne, ne peut plus être comparé avec le plus lourd que l'air.

Nous savons, de source autorisée, que les exploits de nos aviateurs ont produit dans l'armée allemande une impression énorme. Le soir au bivouac, le jour sur la route pendant les longues étapes, hulans et Bavarois s'entretenaient des « oiseaux de France » et l'on a pu constater lors du raid du *Schwaben* que la population berlinoise n'a pas manifesté le même intérêt que lors des premiers voyages du comte Zeppelin. Il semble



AUX GRANDES MANŒUVRES ALLEMANDES

Infanterie en marche.



LE MARIAGE AU MAROC

Pendant le festin, les convives se montrent souvent les dignes émules de Gargantua.



Dans la nuit, sous les étoiles silencieuses, montent les échos d'une sérénade infernale.

Sous le crépitement de la poudre

LES FIANÇAILLES ET LE MARIAGE AU MAROC

Les principales phases de l'existence humaine : la naissance, le mariage, la mort, sont accompagnées, même chez les peuples les moins civilisés, de rites dont l'importance et le caractère varient selon les races et les climats.

Ainsi, sous le ciel torride et sur le sol âpre du Maroc, les cérémonies par lesquelles se prépare et s'accomplit le mariage sont débordantes de bruit et prennent un air de bataille.

Les fiançailles, au contraire, ressemblent à un marché. Lorsqu'un jeune homme a décidé de prendre femme, durant neuf jours consécutifs il s'agenouille, pose le front dans la poussière et ajoute aux prières rituelles celle-ci, qui se rapporte à ses nouvelles préoccupations :

« O Allah ! accorde-moi pour légitime épouse une vierge qui soit gracieuse comme le croissant de la lune. Elle doit avoir jeuné trois ou quatre fois (c'est à-dire avoir entre 10 et 13 ans ; ce qui est l'âge auquel les Marocaines se marient). Qu'elle ait la jeunesse du printemps et le charme de l'aurore ! Qu'elle craigne Allah et son époux ! Et qu'elle fasse ses prières aux heures prescrites ! »

C'est généralement au début de l'automne que le Marocain se décide à effectuer les démarches qui se termineront par son mariage.

Lorsque, dans sa pensée, il a fait son choix, une femme entremetteuse avertit le père de la jeune fille qu'il recevra une demande officielle. Le père prépare, pour le jour indiqué, un grand festin, et le jeune prétendant, accompagné de l'un de ses amis, rend alors visite au père, qui le retient à sa table, en feignant d'ignorer pour quelle cause le jeune homme s'est présenté.

Mais, au moment du thé, l'hôte porte une sorte de toast à l'étranger, en souhaitant qu'Allah lui accorde bénédiction et paix.

Allah Llakou aleiki oua sellama.

Après ce petit discours, le père se tait et il écoute ce que répond le jeune homme. Celui-ci formule alors sa demande en mariage, et le père indique quel prix il exige pour donner sa fille. C'est d'abord une somme d'argent : elle varie de cent à cinq cents francs. Puis, le père demande un trousseau pour sa fille, et suivant que sa situation à lui-même est plus ou moins importante, il réclame plus ou moins de richesse et de luxe dans la confection de ce trousseau.

Cela étant convenu, on se met ensuite d'accord sur la date du mariage. Quand ce jour est arrivé, une troupe d'hommes armés composée des amis du fiancé se met en marche vers la maison de la jeune fille.

Devant la demeure de la fiancée, la troupe s'arrête et des salves nourries commencent à se faire entendre aux abords de l'asile où la jeune fille a grandi et qu'elle va quitter peut-être pour toujours.

La troupe est d'autant plus nombreuse que le fiancé est plus riche. Enfin, parmi les crépitements de la poudre et les cris des simili-ravisseurs, la fiancée apparaît. Elle est toute vêtue de blanc et assise sur une mule.

Aussitôt, les hommes aux fusils l'entourent, en poussant des clameurs de triomphe, et le cortège se met en marche vers la maison du fiancé.

Tout le long du chemin, la fusillade retentit, et les pas et cris masculins se prolongent sans interruption, jusqu'à ce qu'une bande de femmes, composée de la mère, des sœurs du fiancé et de leurs amis, apparaisse en courant et se précipite vers la jeune fille blanche, immobile sur la mule.

Elles s'emparent de la fiancée ; elles l'enlèvent de sa monture, elles l'emportent dans la maison du fiancé, et le simulacre de la conquête et du rapt est accompli.

Alors a lieu un festin où les convives se montrent souvent des dignes émules de Gargantua. On dévore jusqu'à cinq ou six bœufs ; on ingurgite des montagnes de couscous et des piles de *msém-mène* ou tartes feuilletées.

Puis, les convives quittent la maison ; mais ils ne s'éloignent pas ; ils se tiennent alentour, et dans la nuit, sous les étoiles silencieuses, et sans doute effarées de tout ce vacarme, monte une sérénade infernale qu'exécute un orchestre composé surtout de hautbois arabes et de grosses caisses.

Pendant ce temps, les époux ont pénétré dans la chambre nuptiale : mais le Marocain se fait un honneur d'y rester peu de temps. Au plus vite, il rejoint ses compagnons et passe avec eux, en chants et en festins, le reste de la nuit.

Et cela recommence sept jours de suite.

— ANDRÉ CHARMELIN.

Des Concessionnaires Intransigeants

La Flottille de la Mer Morte

Si d'aventure l'envie vous prenait d'aller faire un tour sur la mer Morte pour rechercher sur ses rivages désolés l'emplacement de Sodome et Gomorrhe, n'emportez pas avec vous des canots démontables en toile, ou plus simplement ne cherchez pas à louer aux environs une embarcation quelconque pour naviguer à votre fantaisie ; vous seriez impitoyablement boycotté.

La navigation y est interdite.

La mer Morte et la vallée du Jourdain sont en effet la propriété du sultan. Il n'y avait pas grand parti à en tirer. La mer Morte tue les poissons et les végétaux ne peuvent pousser sur ses rives mais le commerce ne perd jamais ses droits. Le sultan a concédé l'exploitation du Jourdain à une compagnie américaine qui expédie l'eau sainte en barriques sur tous les points du globe. Il a traité également avec un Arabe et un juif qui possèdent maintenant le monopole de la navigation sur la mer Morte et sur le Jourdain. Une chaloupe à vapeur et trois petites embarcations constituent toute la flottille.

Malheureusement les touristes sont rares et le monopole ne rapporte pas grand'chose. De loin en loin la chaloupe à vapeur transporte quelques cargaisons d'orge venant du Sud-Est.

On comprend dès lors pourquoi les concessionnaires défendent leur droit avec tant d'intransigeance. Il y a trois ans des pêcheurs grecs firent construire des barques pour exploiter le Jourdain. Ils ne réussirent même pas à les mettre à l'eau.

Plus récemment encore deux savants de l'Université de Yale (Etats-Unis) qui venaient faire des études sur la mer Morte éprouvèrent pareille déconvenue.

Prévenus à Constantinople, ils avaient obtenu du sultan une autorisation exceptionnelle pour naviguer sur un canot portatif amené par eux. Malgré cette autorisation, les concessionnaires ne voulurent rien entendre. Il ne fallut rien moins que l'intervention d'un soldat envoyé en hâte par le Mudir de Jéricho pour permettre aux savants de s'embarquer. Pour un peu on eût exigé la croix et la bannière, les trompettes aussi sans doute.

Les temps sont bien changés depuis Loth.

Si vous allez voir la mer Morte, prenez le vapeur. C'est un peu cher, mais il n'y en a pas d'autres.

— A. R.

Toujours plus vite

Les Records du Tour du Monde

Si l'on vous demandait : « Quel est le premier voyageur qui a fait le tour du monde ? » vous répondriez, sans hésiter : « C'est Bougainville au cours de l'année 1768. »

N'en faites pas le pari, car si Bougainville est bien, en effet, le premier voyageur qui, officiellement et scientifiquement, a mené une expédition autour de la planète, avant lui, un autre marin avait fait dans le même sens le tour de la terre.

En 1714, un Français, nommé Legentil-Labarbinais était parti sur un vaisseau particulier pour aller faire la contrebande sur les côtes du Chili et du Pérou. De là, il se rendit en Chine où, après avoir séjourné plus d'un an dans divers comptoirs, il s'embarqua sur un autre bâtiment et revint en Europe, ayant en réalité fait personnellement le tour du monde mais sans qu'on puisse dire que ce soit un voyage organisé par son pays.

A cette époque, le record de vitesse était encore loin des 80 jours du héros de Jules Verne, qui nous paraissent bien longs aujourd'hui. En 1901, un journaliste parisien, M. Gaston Stiegler, réussit à l'abaisser jusqu'à 63 jours. Il y a un an, le record passait entre les mains du colonel anglais Burnley-Campbell, avec 40 jours seulement. Le colonel marchant vers l'Ouest suivit cet itinéraire : Liverpool, Québec, Vancouver, Yokohama, Tsarouga, Vladivostok, Moscou, Ostende, Douvres et Liverpool.

Ce voyageur pressé eut partout la chance de trouver sans accident les correspondances nécessaires.

Théoriquement, on peut, paraît-il, faire beaucoup mieux car maintenant que le port japonais de Tsuruga est pourvu de tout son outillage, il est devenu possible de voyager de Paris à Paris par l'Amérique et l'Asie en trente-sept jours !

En partant de Paris par train rapide pour Boulogne et Londres, un amateur de grands trajets peut attraper à Liverpool un steamer bon marcheur, et atteindre Seattle ou Vancouver (sur le Pacifique) en neuf jours.

De Seattle ou de Vancouver, il se dirige sur Yokohama, qu'il atteint douze jours plus tard, soit jusqu'ici vingt et un jours. Traversant le Japon en chemin de fer, il arrive à Tsuruga quelques heures plus tard, s'embarque sur un vapeur, débarque à Vladivostok, prend place sur un rapide du Transsibérien et, s'il ne lui arrive pas d'accroc en route, se trouve seize jours plus tard à Paris.

Soit un total général de trente-sept jours !

Cependant, au cours de la récente tentative qui lui a permis de s'approprier le record en 39 jours 19 heures 43 minutes 37 secondes, 4 cinquièmes, notre confrère André Jager-Schmidt d'*Excelsior* a préféré parcourir le globe dans l'autre sens, en marchant toujours vers l'Est. Parti le 17 juillet, il était de retour à Paris le 26 août, ayant parcouru le joli total de 30,767 kilomètres, ne s'arrêtant en tout, et parce qu'il y était forcé, que 63 heures.

Un tel voyage n'a rien de bien séduisant. Le recordman n'a couché que quatre fois sur la terre ferme, à Yokohama, à Vancouver, à Montréal et à New-York.

On serait tenté de croire que pour brûler ainsi les étapes M. Jager-Schmidt a dépensé

des sommes fantastiques. Ses frais furent au contraire peu élevés. Le billet de Paris à Paris lui coûta 2,880 francs. En suppléments et surtaxes, il dépensa 180 francs. Les autres frais, pourboires compris, s'élèvent à 3,000 fr. Le linge renouvelé en cours de route et jeté à mesure par le voyageur pour ne pas s'embarrasser est compris dans cette dernière somme pour 300 francs.

Au cours de sa vertigineuse randonnée, notre confrère n'avait guère le temps d'être mêlé à aucune aventure sensationnelle, aussi les incidents de route qu'il put noter sur son carnet ne furent-ils jamais bien émouvants. En Mandchourie, un gendarme, inquiet de lui voir dans les mains un appareil photographique, voulut absolument le mener jusqu'à un village voisin pour s'expliquer avec les autorités. Sans l'in-

tervention d'un officier, le train repartait sans notre voyageur et alors adieu record...

Le globe-trotter, chaleureusement accueilli partout, se vit aider dans sa tâche par tout le monde. C'est ainsi que, grâce à la courtoisie du capitaine de l'*Empress-of-Japan*, il put gagner 14 heures sur l'horaire prévu, durant la traversée du Pacifique. Les douaniers avec bienveillance traçaient sur sa valise la croix blanche qui lui permettait de passer sans s'attarder à des formalités fastidieuses. Enfin, à Cherbourg, une automobile attendait le voyageur pour l'amener à Paris sans perdre un instant et quand il en descendit devant l'hôtel d'*Excelsior*, le recordman, traversant rapidement le trottoir, gagna encore quelques secondes...

~ CYRILLE VALDI.

LES MYSTÈRES DE L'INDE

Dans les Mains Invisibles

Par RENÉ THÉVENIN

VI

AU FOND DES TÉNÉBREES ET DE L'AU-DELA

Les explications de l'Hindou m'avaient troublé, malgré moi, et je n'avais pu m'empêcher de remarquer avec étonnement l'exacte coïncidence qui existait entre les faits qu'il m'avait annoncés et ceux qui s'étaient accomplis.

Comment avait-il pu deviner ces choses? A réfléchir, il n'y avait peut-être à cela qu'une explication fort simple... Grish avait vu, déjà, beaucoup de cas semblables à celui de Robertson et en décrivait les symptômes, toujours les mêmes, avec une certitude acquise au cours d'une longue expérience.

Qui sait si, lui-même, jadis, n'avait pas été atteint de quelque maladie analogue, dont il ne faisait alors que de se souvenir.

Mais non, il y avait autre chose. Bien que l'Hindou demeurât mystérieux envers moi et qu'il m'eût été difficile de lui arracher des explications précises, j'avais bien compris qu'il ne considérait pas le mal de Robertson comme un mal physique connu, déterminé, mais plutôt comme une mystérieuse blessure de l'âme, un cas relevant en somme plutôt de la psychiatrie, et même du spiritisme, que de la médecine ordinaire.

Maintenant, avait-il raison d'en juger ainsi? J'eusse été bien embarrassé de répondre. Il me déplaisait d'admettre de pareils arguments... Et j'hésitais beaucoup.

Par moments, ils s'inspiraient à moi comme la seule explication logique... Un instant après, je les chassais de mon esprit avec colère, je n'y voulais plus penser, je les déclarais absurdes...

A la fin, je résolus d'en discuter avec le docteur Simmons... Mais, comme je m'y attendais, il ne voulut rien entendre :

« Non, me dit-il, ce ne sont pas des explications scientifiques, et, par conséquent, elles ne valent rien.

— Cependant, insistai-je, scientifiques

ou non, il faut bien en trouver, et vous avouez que vous êtes en défaut.

— Moi? Jamais de la vie! Parce que j'ai hésité dans mon diagnostic, il ne s'ensuit pas que j'aie abandonné tout espoir d'arriver à le formuler exactement. En somme, je ne me suis pas trompé. Une maladie évolue différemment, selon le tempérament de chaque individu. Or, une chose ne fait pas de doute, c'est que nous sommes en face d'un cas de fièvre, que la seule lecture des courbes thermométriques nous permet de constater.

— Mais cette fièvre, dis-je, présente des symptômes absolument anormaux.

— Je vous l'accorde. Seulement, nous avons affaire à un sujet que le délire fait absolument divaguer. Il nous décrit ce qu'il ressent, rien ne nous force à accepter son récit comme véridique. Quand il parle de piqûres, empoisonnements, et tout ce que vous voudrez, il est fort possible qu'il n'éprouve rien de cela, en dehors de son imagination déréglée. Je reconnais que je m'y suis laissé prendre tout d'abord, parce qu'il paraissait à certains moments être parfaitement lucide, et parler avec toute sa raison. J'ai découvert depuis qu'il n'en était rien, qu'il n'y a pas plus à tenir compte de ce qu'il dit qu'on ne le ferait des affirmations d'un fou... Or, pour prendre un exemple par l'absurde, si un fou vous disait, je suppose, qu'il est persécuté par les mânes de Napoléon I^{er}, vous n'iriez pas chercher un remède à son mal en faisant exorciser le tombeau de l'Empereur!

— Je ne pense pas, dis-je. Mais je ne puis discuter avec vous une question qui est absolument en dehors de ma compétence. Pour vous rendre service, pour tâcher de venir un peu en aide à ce malheureux qui agonise, j'ai cherché de tous les côtés un secours, et tous les moyens pour le trouver m'ont paru bons. Je vous ai raconté tout ce que nous avons vu, entendu, au temple et ailleurs... Et je vous avoue que je pré-

fèrerais beaucoup être convaincu par vos raisonnements scientifiques que de suivre, dans ses déductions qui m'inquiètent et... m'humilient un peu, notre excellent ami Grish.

— Ses arguments ne tiennent pas debout, dit simplement Simmons.

— Je le crois volontiers. Mais, sans aller jusqu'à adopter ses conclusions, ne pourrait-on voir dans ce mal étrange, incompréhensible sous bien des rapports, quelque phénomène purement mental, une influence hypnotique, par exemple, une suggestion, que sais-je?

— Mais non! Pas même cela! Robertson n'a rien d'un médium hypnotisable! C'est un garçon parfaitement sain d'esprit et de corps, sur qui les effluves magnétiques n'auraient aucune prise. Et puis, qui l'aurait hypnotisé?

— Pouvons-nous le savoir? Il est resté deux jours absent. Qui peut dire ce qu'il a fait, où il a été, qui il a rencontré pendant ce temps-là?

— Je n'admets pas non plus cette hypothèse.

— Et vous avez abandonné également l'idée d'une maladie telle que la rage?

— Oui. Quand je vous ai écrit avant-hier, j'avais cru voir, dans les débuts d'une crise qui se présentait, les effets de cet épouvantable mal, et, à défaut de mieux, j'avais pensé à faire des recherches de ce côté. Mais vous avez vu vous-même que les symptômes n'ont pas continué à se manifester. Du reste, un cas d'hydrophobie ne se déclare pas de la sorte. Il commence par une période d'incubation dont je n'avais observé aucun des caractères. Mais, je vous le répète, je cherchais. Maintenant, je sais à peu près à quoi m'en tenir et je maintiens mes conclusions.

— Qui sont, en résumé?

— Que nous sommes en présence d'un malade atteint d'une fièvre pernicieuse de forme algide, très intense, compliquée d'accidents épileptiformes et convulsifs, accompagnée de délire, et, qui, je le crains, en raison de son extraordinaire violence et de la rapidité de son évolution, se terminera par la mort, à moins d'une réaction subite que l'on peut toujours espérer chez un sujet doué d'une grande énergie vitale, comme est celui-ci.

— Et les remèdes ne peuvent plus rien pour le sauver?

— Rien.

— Cependant, tout à l'heure, vous avez fait préparer...

— J'ai tout prévu pour atténuer ses dernières souffrances. C'est tout ce que je peux faire pour lui maintenant...

La porte du laboratoire s'ouvrit. L'infirmier parut.

« Monsieur le docteur, dit-il, voici que le malade entre en agonie.

— Venez! » me dit le docteur Simmons.

Il y avait trois jours que nous attendions ce dénouement fatal, trois jours que je venais plusieurs fois chaque journée, à l'hôpital, redoutant chaque fois d'apprendre que tout était terminé.

Et l'affreuse angoisse se prolongeait, soutenue par de courts espoirs, par l'essai de drogues nouvelles, par toutes les tentatives imaginables d'apporter un secours, et qui ne pouvaient jamais aboutir.

De sorte que, maintenant, nous en étions arrivés à souhaiter la fin rapide, l'apaisement des atroces souffrances, — pour l'éternité.

Grish avait complètement disparu depuis ces trois jours.

Je l'avais revu pour la dernière fois en revenant chez moi, le soir, après avoir reçu le billet du docteur. Il m'avait tenu des propos extraordinaires, auxquels je n'avais rien pu comprendre; mais ce qui m'avait le plus scandalisé, — le mot n'est pas trop fort, — c'avait été son étrange attitude pendant tout le temps où je lui avais fait part de nos angoisses et de nos inquiétudes au sujet de notre compagnon.

Il semblait ne pas m'écouter, et je crois bien même qu'à plusieurs reprises je le vis sourire... Toute son attention se portait à jouer puérilement avec Hanuman, le singe que j'avais apprivoisé.

Il avait pétri dans ses mains une boule de matière molle, et il s'amusa à la cacher dans les endroits les plus inaccessibles, et à la lui faire chercher, — en un mot, à se livrer à une foule d'exercices, dont la nécessité en un pareil moment ne se faisait réellement pas sentir.

J'avais déjà mon opinion à peu près faite sur la mentalité hindoue. Il m'était arrivé maintes fois de voir de hauts personnages, de graves dignitaires, s'occuper avec le plus vif intérêt à des distractions semblables, et je me souviens, entre autres, de tel maharajah d'un petit État indépendant à qui j'avais eu l'honneur d'être présenté naguère et qui, au milieu d'intrigues de palais qui mettaient plusieurs existences en jeu, y compris la sienne, trouvait une consolation suprême à tous ses maux dans le spectacle d'un feu d'artifice.

Mais, tout de même, Grish m'étonnait profondément.

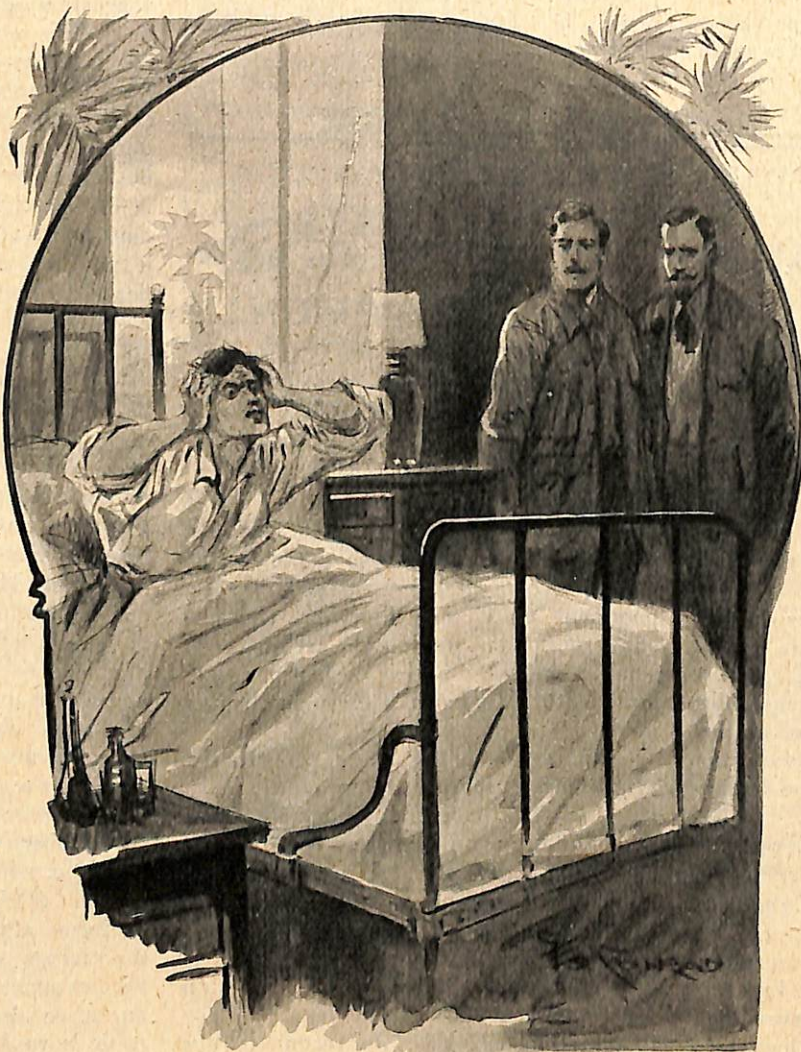
Cet Hindou civilisé, éduqué, façonné à nos mœurs européennes, m'apparaissait comme une anomalie impossible à définir, et d'autant plus étrange que cet état mental actuel contrastait du tout au tout avec l'attitude qu'il avait eue les jours précédents.

Quant à l'interroger sur ses actes, il n'y avait pas à y songer. J'avais fini par ne plus m'occuper de lui, et il m'avait quitté,

emmenant à sa suite le singe en laisse, après m'avoir déclaré que c'était une bête admirablement douée, et sur laquelle il fallait fonder les plus grands espoirs.

Puis, il m'avait emprunté de la mousseline à moustiquaire, et, depuis, sans me donner signe de vie, il avait disparu.

Les jours suivants, j'avais repensé à lui; je n'avais pas voulu admettre qu'il eût réellement fait preuve de tels sentiments d'indifférence. Des paroles qu'il avait dites précédemment, les aventures où il m'avait entraîné, m'étaient revenues à la mémoire.



DANS LES MAINS INVISIBLES

« Voilà l'heure suprême, murmure Robertson en se levant soudain, ils viennent, ils m'entourent, que leur ai-je donc fait ? » (P. 370, col. 3.)

J'avais cherché à établir des corrélations entre tous ces faits, à trouver des explications plausibles... Finalement, j'avais fait part de mes impressions au docteur...

Mais celui-ci, au seul nom de Grish, avait haussé les épaules, m'avait affirmé qu'il l'avait toujours considéré comme un personnage insignifiant et quelque peu ridicule, et, après avoir essayé vainement de le défendre, je me sentais malgré moi entraîné à adopter son avis.

Puis, d'autres questions plus importantes avaient retenu mon attention, et l'état de plus en plus inquiétant de Robertson n'était pas un des moindres. J'avais toujours conservé l'espoir qu'on le sauverait. Il n'y fallait plus compter maintenant. Le dénouement fatal approchait.

Le soir était venu.

Au moment où nous entrâmes dans la chambre, les lampes n'étaient pas allumées encore, et les reflets du jour finissant emplissaient la petite salle toute blanche d'une poussière orangée qui faisait bleues les ombres...

Robertson ne nous reconnut pas. Il n'avait même pas semblé nous voir.

Le docteur se pencha sur lui, lui souleva les paupières...

Puis, se retournant vers l'infirmier :

« Il faut tenter encore, » dit-il.

L'homme approuva d'un signe de tête. Il alla chercher divers ustensiles, les apporta sur la table, près du lit.

Simmons écarta les draps, découvrit le bras du mourant, fit une piqûre.

Puis il dit :

« Attendons. »

Robertson n'avait pas bougé.

La nuit était venue, très vite.

Bientôt, du dehors, des rumeurs confuses nous parvinrent. Le grondement sourd des tambourins monta, puis mugirent des trompes. Les cérémonies du temple reprenaient, après quatre jours de repos.

Comme une conque beuglait sans trêve, d'un beuglement rauque de taureau blessé, l'agonisant sembla s'éveiller et l'entendre. Ses mains inertes s'agitèrent, sa tête se renversa sur l'oreiller. Et il se souleva soudain, et ses yeux s'ouvrirent...

Puis il parla :

« L'heure, murmura-t-il, l'heure suprême... Les voilâ qui viennent et qui m'entourent... Pourquoi?... Qu'est-ce que je leur ai fait ? »

Sa tête vacilla encore, puis se mit à tourner lentement, de droite à gauche, d'un mouvement continu...

Et, tout à coup, il porta ses mains devant ses yeux, et poussa un cri d'indicible terreur :

« Non ! non ! pas cela, s'écria-t-il. Pas cela, par pitié !... Je veux... Je veux encore voir la lumière !... Que leur ai-je fait ? Au secours !... Au secours !... Ils vont enfoncer dans mes yeux les aiguilles rouges ! Parce que je l'ai vue ! Parce que je l'ai vue ! »

Il y avait une telle horreur dans son accent, une telle épouvante dans sa voix que je me sentis pâlir. Quelle vision d'enfer avait-il donc pour qu'elle lui arrachât des cris de pareille démence ?... Et il devait vraiment voir ce qu'il disait, voir ces aiguilles de feu qui s'approchaient de ses prunelles hagardes, pour y plonger, toutes

brûlantes et les éteindre, parce qu'elles avaient, un instant suprême, regardé !

Parce qu'elles l'avaient regardée, elle, — elle, je le savais bien, elle que les regards des hommes n'auraient pas dû profaner, dans le secret du sanctuaire !... Je savais, maintenant, je croyais à tout ce qu'on m'avait dit sur ces effrayants mystères, — et j'assistais, impuissant, à cette lutte impuissante, j'attendais, crispé jusqu'à crier, l'issue du combat suprême, je savais que cet homme allait tomber vaincu, les yeux sanglants, crevés par les mains invisibles des insaisissables tourmenteurs !

Mais Simmons s'était levé, s'était jeté sur l'agonisant comme s'il eût voulu lui-même combattre, terrasser la mort qui se dressait devant cet homme, et il criait :

« Mais c'est impossible !... Il ne peut pas périr ! Je veux le sauver, maintenant ! »

Alors, Robertson, — se renversa et se tordit sur son lit, de l'écume et du sang aux lèvres, les lambeaux arrachés de ses draps dans ses mains crispées, dans ses dents furieuses, et il hurla, — cette voix d'au delà, je l'entends encore :

« Au secours !... Les mains noires se sont refermées sur moi et elles m'emportent... Elles m'emportent !... Plus vite ! Plus vite ! Plus vite !... Ils ne peuvent plus m'atteindre !... Plus vite !... A...a...a...ah ! ! !... »

Et le corps de Robertson retomba, tout d'un coup.

« Il est mort ? m'écriai-je.

— Non ! répondit Simmons.

— Il est sauvé ! » dit, derrière nous, une voix tranquille et sereine.

Je me retournai...

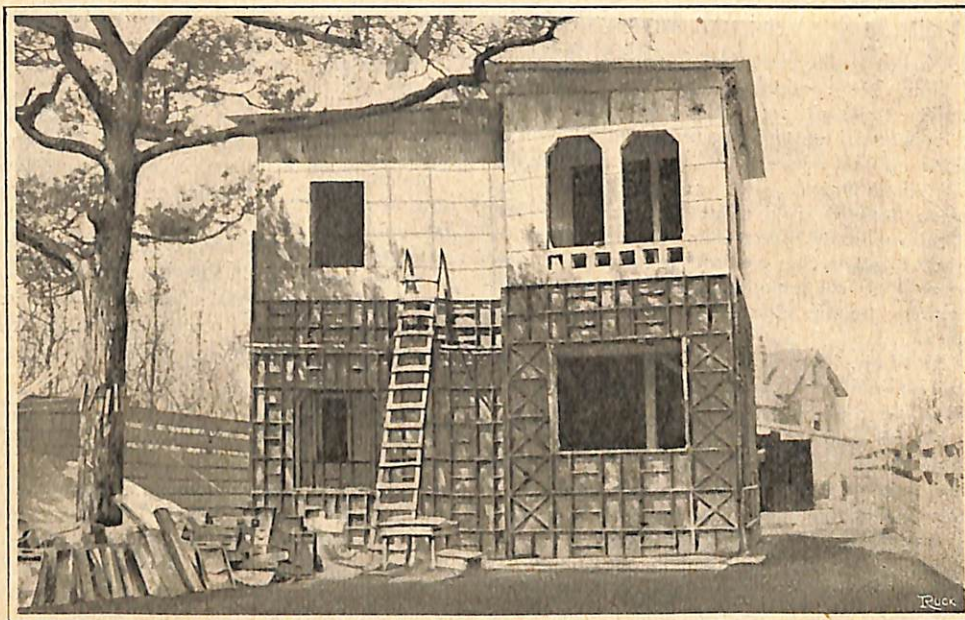
Grish était au seuil de la porte, et souriant, correct, Anglais comme il n'avait jamais été, il nous saluait d'un petit signe de tête amical.

(A suivre.)

RENÉ THÉVENIN.

Une EN HOLLANDE Maison faite au « moule »

Après l'Amérique c'est la petite Hollande qui, en Europe, a construit la première maison *entière* faite au moule.



UNE MAISON FAITE AU « MOULE »

Cette maison située à Santpoort, dégagée en partie de ses moules, a été exécutée en Belgique dans la fonderie de M. Pierre Denis sur l'indication des ingénieurs Harms et Small, inventeurs du procédé.

L'idée mère vient d'Edison, qui, il y a quelques années, avait projeté de fonder une cité ouvrière dont les maisons seraient moulées d'une seule pièce. Ces habitations ne devaient comporter que deux étages et être livrées en huit jours à leurs futurs locataires.

Mais le secret du ciment liquide avec lequel on vient de construire *d'un coup* une maison appartient à MM. Harms et Small, ingénieurs, qui travaillaient avec Edison.

Il paraît que le ciment combiné d'après la

méthode « Edison » était trop compact pour construire des murs d'une certaine hauteur, aussi ne fit-on que des hangars, des baraques, des viaducs et des chemins de fer, etc. On ne pouvait avec cet ingrédient que construire une maison *étage par étage*.

La photographie représente la maison à Santpoort, en partie dégagée de ses moules ;

c'est l'architecte Berlage qui fit les plans ; les moules sont faits en Belgique dans la fonderie de M. Pierre Denis sur l'indication des ingénieurs Harms et Small, possesseurs du brevet.

Ces maisons sont surtout *hygiéniques*, solides, bon marché et, par leur construction même, *assurées* contre l'incendie. Elles feraient merveille pour des cités ouvrières ainsi qu'Edison en avait conçu le projet.

M. DE LA CHAPELLE.



LE DEJEUNER DES AMPHIBIES

A l'heure du repas, ces braves pingouins ne manquent pas de venir disputer à l'otarie les poissons que distribue le gardien.

UN CURIEUX SPECTACLE

Le Déjeuner des Amphibies

Le « repas des animaux » constitue toujours dans une ménagerie l'instant le plus curieux, car devant la proie offerte, les lions dédaigneux, les biches mélancoliques, les singes acrobates, s'arrachent à leur torpeur ou à leurs cabrioles pour se révéler à nous plus « nature », féroces, farouches ou très doux.

Le fauve, abattu sur un quartier de viande et broyant les os, fait passer un petit frisson. Il y a des convives répugnants comme le vautour et l'hyène, mais il y a aussi les comiques de la troupe. Parmi ceux-ci les pingouins obtiennent toujours un vif succès, non pas qu'ils aient la malice des quadrumanes mais à cause de leur allure ridicule et de leur bonhomie qui ne s'effarouche point. Malgré leur marche disgracieuse et peu rapide, ils font preuve de beaucoup d'adresse et d'une grande vivacité pour attraper les poissons crus que distribue leur gardien. Le pingouin a le cou tellement souple qu'il peut non seulement regarder derrière lui mais faire faire à sa tête un tour complet sur elle-même.

Rien n'est plus facile pour lui que de disputer à l'otarie les poissons distribués par le gardien.

C. V.

Un Éléphant des Bords de l'Oubangui

MATIFARA



boy et gentleman

Il s'appelait Matifara. C'était un Banziry fils du fleuve et grand admirateur de toutes les belles choses inventées par les blancs.

Son rêve : descendre jusqu'à Brazzaville, mais ce n'était pas facile. Pour l'instant, il devait se contenter de jouer au gentleman noir dans ce poste perdu au bord de l'Oubangui. C'était un élégant. Il se pavanait dans un pantalon de toile qu'il avait bien soin, du reste, d'enlever et de rouler sous son bras quand la pluie tombait. Son costume se complétait d'un vieux chapeau melon qui, assuraient les marabouts, cachait plus d'un drame bactériologique...

Matifara, dévoré d'ambition, eut un jour une idée géniale. S'étant procuré le cachet d'une bouteille d'absinthe, il le découpa de façon à obtenir une sorte de médaille, y passa une laine rouge et résolut de porter cette décoration comme il avait vu faire aux officiers et aux administrateurs. Seulement, il ne possédait ni veste, ni chemise. Il se passa donc en bandoulière un bout de ruban pour y accrocher sa médaille comme font les lutteurs. Et le voilà parti dans la brousse, arrogant et impérieux, levant des impôts, razziant des boules de caoutchouc et de l'ivoire, menaçant les chefs de villages de « faire mauvais », s'ils n'obéissaient pas assez vite.

Le chef de poste, ayant appris la chose, fit mettre Matifara à la barre de justice. Aussi apprit-il que toute médaille a son revers.

Mais un lieutenant d'infanterie coloniale, trouvant l'histoire amusante et jugeant le noir plus intelligent que ses pareils, lui offrit une place de boy. Vous pensez s'il accepta.

Comme début dans ses nouvelles fonctions, le Banziry fut chargé de descendre le fleuve jusqu'au poste voisin pour y aller chercher une caisse dont il prendrait soin comme de lui-même.

« C'est une cantine, expliqua l'officier. Tu feras bien attention à la tenir toujours au sec, sans cela, gare à toi. D'ailleurs, voici pour le garde-magasin une lettre qui lui expliquera mieux que toi ce que je veux. »

Matifara ne douta pas que la caisse ne contînt un trésor. Bien décidé à faire briller ses qualités dans cette mission de confiance, il s'embarqua dans une pirogue dont il connaissait les pagayeurs, arriva le lendemain à l'aurore, prit livraison de la précieuse cantine, laquelle lui parut bien lourde et sauta juste à temps dans le vapeur qui remontait le fleuve.

Pour ne pas perdre de vue la cantine, il s'assit dessus, sur le pont, regardant défiler le paysage, quand il lui sembla tout à coup qu'une fraîcheur insolite baignait ses pieds.

Eh ! parbleu, c'était la cantine... Une large flaque d'eau s'arrondissait autour d'elle.

« Tu la tiendras bien au sec, avait dit l'officier, ou sans cela, gare à toi !... »

« Y a pas bon », pensa le noir, et, pour sécher la caisse, il la plaça en plein soleil, avec des précautions de chatte transportant son petit.

Mais ses yeux inquiets s'arrondirent davantage quand il constata avec terreur que la caisse ruisselait de plus en plus.

Que pouvait-il bien se passer à l'intérieur !... En désespoir de cause, il la porta près de la machine, suant d'angoisse à la pensée de la réception qui l'attendait. Au lieu de sécher, la

maudite cantine faisait eau de toutes parts. Et quand, arrivé à destination, il la débarqua, un esprit malfaisant lui avait sûrement joué quelque mauvais tour, car elle était légère, au point de sembler vide.

C'est ce qu'il tenta d'expliquer à son maître. Mais le lieutenant ne croyait pas aux esprits malfaisants.

« Imbécile, cria-t-il, triple idiot ! As-tu seulement compris ce qu'elle contenait la caisse ? »

Le noir fit signe que non.

« De la glace, crétin, de la glace, essence de brute ! »

Et Matifara se sauva juste assez vite pour éviter un fameux coup de pied au derrière.

Malgré cette aventure, il conserva ses fonctions et se civilisa tellement qu'il porta bientôt des souliers.

Comme il chantait bien et savait les danses de toutes les tribus du fleuve, comme il racontait aussi des histoires abracadabrantes qui amusaient son maître, celui-ci le prit en affection et, quand il rentra en France, il emmena Matifara.

Alors, oh ! alors, je ne trouve plus d'expressions pour vous décrire l'allégresse et la fierté du boy.

A Cherbourg, où son maître était en garnison, il connut la popularité. Vêtu d'un beau dolman blanc, coiffé d'une chéchia rouge, il allait dans les rues, roide comme un bambou, ne daignant même pas « faire camarade » avec les ordonnances des autres officiers. Il s'arrangeait toujours pour passer devant le lycée à la sortie des élèves qui l'admiraient sans mesure.

Bien qu'il eût toutes les apparences d'un gentleman... noir, Matifara gardait les naïvetés d'un simple boy. Il ne se passait guère de semaines qu'il ne commît quelque bévue ou ne s'attirât une aventure invraisemblable.

Aux premiers temps de son séjour en France, son maître lui remit un matin deux pièces de un franc.

« Tu vas aller au bureau de tabac voir in et tu m'achèteras un paquet de cigarettes de un franc et un paquet de tabac du même prix. »

Matifara s'éloigna, une pièce dans chaque main, mais, cinq minutes après, il revint la mine embarrassée.

« Eh bien, et ma commission ? »

— Moi plus savoir, dit le boy en montrant l'argent, avec quelle pièce y en a gagné cigarettes, et quelle pièce y en a gagné tabac... »

Je le rencontrai une fois rue de Tocqueville, lisant un journal à l'envers. Il fut très étonné de me voir rire.

Mais voici comment Matifara montra le plus d'initiative.

Je ne sais plus dans quelles circonstances son maître s'était vu infliger deux jours d'arrêt de rigueur par le colonel. Cela tombait d'autant plus mal que le lieutenant devait dîner le soir chez une dame de ses amies. Ne pouvant sortir, il délégua Matifara pour l'excuser.

« Mon lieutenant y en a gagné consigne, dit-il. Lui pas venir. Mais toi me donner son dîner. Matifara lui portera. »

La dame fut un peu étonnée. Pourtant, elle fit garnir une bourriche et la remit au boy.

Je vous laisse à penser si le noir, tout fier d'avoir si bien rempli sa mission, fut joliment accueilli...

« Il n'y a qu'une chose à faire, dit l'officier. Je vais te donner une lettre d'excuses que tu porteras. Comme cela, tu ne pourras pas faire de gaffe. Et puis, en route tu achèteras un bouquet chez le fleuriste et tu le remettras avec la lettre. Voilà dix francs pour les fleurs. »

Matifara acheta consciencieusement les

fleurs et les offrit avec la lettre en y joignant son plus gracieux sourire.

La dame s'amusa beaucoup de l'aventure et, pour dédommager le boy de la semonce qu'il avait reçue, elle lui remit une pièce de quarante sous.

Alors lui, charmant d'ingénuité :

« Le bouquet, c'est pas deux francs, c'est dix francs... »

Quel type, ce boy ! Il devint bientôt si roublard qu'il a certainement dû faire fortune dans son pays depuis qu'il y est retourné. Si vous remontez le Congo un jour, vous entendrez peut-être parler de lui.

C'était un Banziry, fils du fleuve. Il s'appelait Matifara.

MARIN BEAUGEARD.



LES MILLE ET UNE AVENTURES

Les Coureurs

de

« Llanos »

par

HENRY LETURQUE

CHAPITRE XIV (Suite.)

DE dépit, en un mouvement réflexe, Francisco frappe un coup de poing sur le buffet, tout en palissandre sculpté.

Le meuble résonne d'un son métallique.

« Qu'est-ce ? »

Francisco ouvre brusquement un tiroir placé là où son poing a frappé.

Il est plein de couverts en argent et de couteaux de même métal.

« De l'argenterie ! c'est vrai : El Rayo, qui voulait offrir le yacht au Maître, avait défendu d'enlever quoi que ce soit. »

Il va refermer le tiroir, quand, dans le fond, il aperçoit un trousseau de clefs.

Machinalement il se prend à les essayer aux diverses serrures et trouve leur emploi à toutes, sauf à un carré si mince qu'on pourrait le prendre pour une clef de montre, n'était sa longueur.

« A quoi diable cela peut-il servir ? » demande-t-il à Fred en le lui tendant.

Pendant que le marin examine l'objet, Francisco s'est planté devant une large glace occupant la moitié du fond de la salle à manger. De chaque côté, en retour et à angle droit, deux autres glaces sont posées, mais moins larges que la première et formant avec elle une sorte de cage à parois pleines placée entre les deux portes faisant communiquer la salle à manger avec le salon qui occupe tout le pourtour de l'arrière.

On dirait un coffre de cheminée.

Chacune des trois glaces est encadrée dans une série de moulures.

Intrigué, Francisco frappe du doigt contre ces ornements et un bruit sonore se fait entendre dans toute la pièce.

Fred se retourne, lève la tête de droite à gauche.

« Là ! là ! » fait son compagnon en frappant de nouveau sur une moulure.

Et tout d'une haleine, radieux de sa découverte dont il prévoit l'importance :

« Caballero, c'est une cage d'escalier, c'est par là qu'on descend en bas, c'est ici que doit se trouver l'entrée de la soute que vous cherchez; seulement, faut trouver le joint.

— Eh ! eh ! répond Fred, joyeux lui aussi, tu es plus malin que moi, amigo, et tu pourrais bien avoir trouvé la pie au nid. »

Les deux hommes s'empressent d'inspecter les moulures.

C'est encore Francisco qui trouve le... joint. A un mètre du plancher, entre deux raies de moulures, un trou lui apparaît, percé dans un goujon de métal et de même couleur que le bois.

« La clef, vite ! » demande-t-il à Fred.

Il présente le carré à l'orifice du trou, l'y introduit, pousse et tourne de gauche à droite.

Clac !

Francisco l'ouvre toute grande et n'est pas maître d'un cri de joie.

« Regardez, caballero. »

Il a pris la lanterne et la tient suspendue dans l'intérieur de la cage. Un escalier est là qui plonge dans un trou béant, obscur.

Fred est déjà descendu; Francisco dégringole à sa suite.

Au bas de l'escalier, une coursive large d'un mètre, longue de douze pieds, apparaît suivant l'axe du navire. Sur ce couloir, quatre soutes, deux à droite, deux à gauche, montrent leurs portes grillagées de fer, et elles sont éclairées du dehors par des hublots à vitres épaisses comme le poing.

A l'arrière, sous le salon, une cinquième soute.

Les portes sont fermées mais les clefs sont sur les serrures et Fred a tôt fait de visiter chacun de ces réduits.

Tous contiennent des caisses de vins, de liqueurs et des vivres de toutes sortes, depuis la bille de cacao jusqu'à l'estagnon d'huile fine.

Fred, en homme du métier, a vite réparti le chargement d'or.

« Deux mille kilogrammes dans chaque soute, le navire lèvera un peu le nez, mais il n'en filera que plus vite, et puis, si besoin est, on forcera le charbon sur l'avant.

« Allons ! Francisco, mon ami, dépêchons, nous n'avons pas une minute à perdre. »

L'un et l'autre remontent sur le pont et ils vont commencer à rouler les barils, quand Gaspard et Jap rentrent de leur expédition. Ils veulent interroger.

« Toi, Gaspard, dit Fred sans les écouter, tu vas te placer dans l'escalier pour recevoir les barils que Jap et Francisco vont rouler dans la chambre, et tu me les passeras. Le reste, c'est-à-dire l'arrimage, ça me regarde. »

Malgré toute leur diligence, il faut deux heures aux quatre hommes pour terminer cette opération et il fait grand jour quand Fred referme les portes des soutes.

Le dernier baril roulé, Francisco apporte une vingtaine de quadruples ramassés par lui sur le pont.

« Un tonnelet doit fuir, » dit-il à Gaspard en lui remettant les pièces d'or.

A son tour, l'ingénieur en ramasse quelques-unes dans la coursive et porte le tout à Fred.

L'autre les repousse d'un geste de la main.

« Mon grand, je ne suis pas le trésorier de ta cousine; tu les lui donneras toi-même avec ces clefs. »

Il lui tend les cinq clefs des soutes.

La glace ou plutôt la porte à glace refermée, Fred s'occupe de faire hisser la troisième chaloupe.

Là encore, on trouve trois quadruples.

« Mil diablos ! grommelle Francisco, s'il en est tombé là-bas, à l'embarquement, El Tuerto, qui fourre son nez partout, les apercevra, et... qui sait !

« Vite ! dit-il à Fred, il nous faut aussi enlever le canot; chargez-vous de la besogne, moi, je vais délivrer l'équipage. »

Il court à l'avant du bateau, vers une écoute fermée par un panneau à claire-voie maintenu lui-même par une barre de fer en méplat courbée à angle droit à ses deux extrémités, dont l'une s'encastre dans l'épaisseur du pont, tandis que l'autre porte une entaille qui vient s'appliquer autour d'un piton formé d'une pièce de fer recourbée et enfoncée de ses deux pointes dans le cadre de l'écoute.

Même sans qu'il fût maintenu par un cadenas, il était impossible, de l'intérieur, de soulever le panneau, et El Tuerto, sûr de garder ses prisonniers, avait négligé cette précaution.

Au reste, un cadenas n'eût pas embarrassé Francisco. Il lui faut deux secondes pour enlever le panneau, et il crie :

« En haut ! tout le monde ! capitaine, mécanicien, chauffeurs, matelots et... »

Il s'arrête, se rappelant à propos que le personnel domestique était débarqué lors de la prise du yacht par El Rayo.

En bas, des voix chuchotent, mais personne ne bouge.

« Allons ! amigos, dépêchez-vous, reprend Francisco; ce n'est plus à la bande d'El Rayo que vous avez affaire, mais à des gens dévoués à la señorita Carmencita.

« Le yacht est repris. »

Une tête apparaît, couverte de cheveux embroussaillés, la tête et la figure d'un homme qui ne s'est ni peigné ni débarbouillé depuis dix jours, et une voix demande :

« Les Rojos, où sont-ils ?

— Là-bas, à terre, ficelés comme des saucissons de bonne marque. »

L'homme, c'est le capitaine. On reconnaît sa situation hiérarchique à une casquette qui semble galonnée, mais dont la dorure disparaît pour l'instant sous une couche épaisse de poussière.

Moitié convaincu, encore inquiet à moitié, il s'enhardit, monte sur le pont et se trouve en face de Fred.

« Capitaine, lui dit le jeune homme en se tournant vers Gaspard, je vous présente le neveu du marquis de Larance, le... »

Subitement, le capitaine pâlit, s'affaisse sur lui-même et tombe.

Francisco le reçoit dans ses bras.

« Caramba ! fait celui-ci, cet homme ne tient pas debout et les autres doivent être dans le même état; caballero, soutenez-le donc un peu, » dit-il à Gaspard.

Et il court à l'endroit où il avait déposé ses bouteilles de pulque.

Par bonheur, les Rojos en ont laissé une, que, sans doute, ils n'ont pas vue.

Francisco la prend, la débouche, revient en toute hâte et en introduit le goulot entre les lèvres du capitaine.

Quelques gouttes de spiritueux ont raison de cette syncope, et, presque honteux de sa faiblesse, le capitaine s'excuse par un :

« Caballero, depuis deux jours, les bandits nous ont laissés sans boire ni manger.

— Señor Gaspardo, si vous vouliez descendre et me les passer les uns après les autres ? »

A peine cette demande formulée par Francisco, l'ingénieur disparaît dans le poste et, presque aussitôt, tend un homme au bout de ses bras.

Ils sont là dedans dix-neuf hommes pour quatorze lits, les cinq officiers de pont et de machine ayant leurs cabines dans un rouf spécialement aménagé pour eux.

Tout en faisant ingurgiter une lampée de pulque à chacun d'eux et en leur frictionnant le front et les tempes, Francisco a parlé bas à Fred :

« Puisque vous savez où est le garde-manger, voyez donc s'il ne s'y trouverait pas quelque chose de réconfortant pour ces pauvres diables. »

L'ancien Rojo pense à tout.

Fred demande les clefs à Gaspard, et, en compagnie de Jap, s'en va au magasin.

Les deux hommes reviennent avec des boîtes de bouillon, dont le contenu est aussitôt distribué à tout l'équipage.

A des gens mourant de faim c'est ce qui convient le mieux pour nourriture première; plus tard, on verra à leur donner des aliments solides.

Légèrement sustentés, réconfortés par le grand air, tout joyeux de se sentir libres, les hommes vont, viennent, secouent leurs vêtements et, sur l'ordre du capitaine, des *baïlles*¹ sont remplies d'eau, où chacun plonge sa figure.

Les visages, pâles il n'y a qu'un instant, se sont colorés sous l'action du liquide et les langues se délient.

Remerciements aux sauveurs, demandes de nouvelles de la señorita, anathèmes aux bandits, jurons, questions, tout se croise.

Francisco s'approche de Gaspard et lui parle à voix basse.

Pour la première fois l'ingénieur tend la main à l'ancien Rojo.

« Amigo, lui répond-il, tu nous as donné assez de preuves de dévouement, désormais tu es des nôtres, fais comme tu le croiras utile. »

Il se tourne vers Jap et, de l'œil, semble le consulter.

« Francisco et son frère sont déliés du serment des coureurs de llanos, dit l'Indien.

— Amigos, merci ! merci ! »

1. Baquet formé d'une demi-barrique.

Francisco n'a plus donné le nom de maître à Jap.

Tout fier de son indépendance reconquise, il va trouver le capitaine et lui demande :

« Combien de temps faut-il pour mettre la machine en état de fonctionner ? »

— En deux heures, répond l'officier, nous pouvons marcher à bonne pression.

— Alors, donnez vos ordres; il faut que dans deux heures nous soyons en route pour le rio Desagredo. »

Le capitaine n'a pas ouvert la bouche, que, déjà, mécaniciens, chauffeurs, soutiers disparaissent dans la machinerie et que commence tout le vacarme de grilles que l'on fourgonne, de seaux montant et descendant pour le vidage des escarbilles, du charbon que l'on jette dans les foyers.

Gaspard est là qui regarde tout ce mouvement; ses yeux pétillent, ses narines se gonflent, il n'y tient plus, quitte son veston et descend dans la chambre de chauffe, alors que Fred commande :

« A virer au guindeau ! »

Les six matelots de pont courent à l'avant et les bras de l'appareil se meuvent en un mouvement alternatif de hausse et de baisse.

Capitaine et second se regardent stupéfaits.

« C'est que, leur explique Francisco, le cousin de la señorita est ingénieur et son ami est officier dans la marine marchande.

« Tiens bon ! »

A ce nouveau commandement, les matelots cessent la manœuvre; l'ancre est à pic. Ce ne sont plus, dès lors, qu'allées et venues d'hommes nettoyant, astiquant, fourbissant, faisant une toilette complète au yacht.

Pendant ce temps, Francisco a fait allumer le feu de la cuisine par un mousse et s'occupe du déjeuner.

Au bout d'une heure, il aligne des assiettes sur le pont, des piles de biscuits de mer et disparaît pour revenir avec deux paniers de bouteilles cachetées, une pour chaque homme.

« Capitaine, dit-il à l'officier commandant le yacht, j'ai fait rôti deux jambons :

aussitôt en marche, tout le monde se restaurera. »

Seul, Jap est resté inactif.

même temps qu'un bouillonnement apparaît à la surface de l'eau.

Le chef mécanicien clame dans le portevois :

« Capitaine, nous sommes prêts.

— Hardi ! vous autres, à lever l'ancre ! »

Cette fois, l'ordre, qui émane du second, s'adresse aux matelots.

De nouveau, ceux-ci se mettent aux bras du guindeau.

« Tiens bon ! »

En quelques minutes, les six hommes ont fixé l'ancre à l'avant du navire au moyen de saisines fixées au jas et à la partie inférieure de l'engin.

Le capitaine est à son banc de quart.

« Adelante ! »

Son bras gauche se lève en même temps qu'il lance son commandement.

Le timonier obéit au geste, appuie sur la roue du gouvernail, et le yacht, qui vient de se mettre en marche, abat aussitôt sur bâbord.

Cinq cents tours d'écricain, un nouveau coup de barre, il entre dans l'Orénoque, il remonte le fleuve.

Francisco a pris les quatre ponchos rouges et les a jetés par-dessus bord au moment où le yacht quittait le rio Cortito.

« De la sorte, fait-il, les autres les veulent, ils... »

— Les autres, interrompt Jap, qui a entendu la réflexion, les voici. »

Il montre au loin, arrivant bride abattue, la bande des Rojos.

« El Tuerto aura trouvé des quadruples, » murmure Francisco.

Il escalade la passerelle.

« Capitaine, faites donner toute la vitesse possible, il y va du salut de la señorita. »

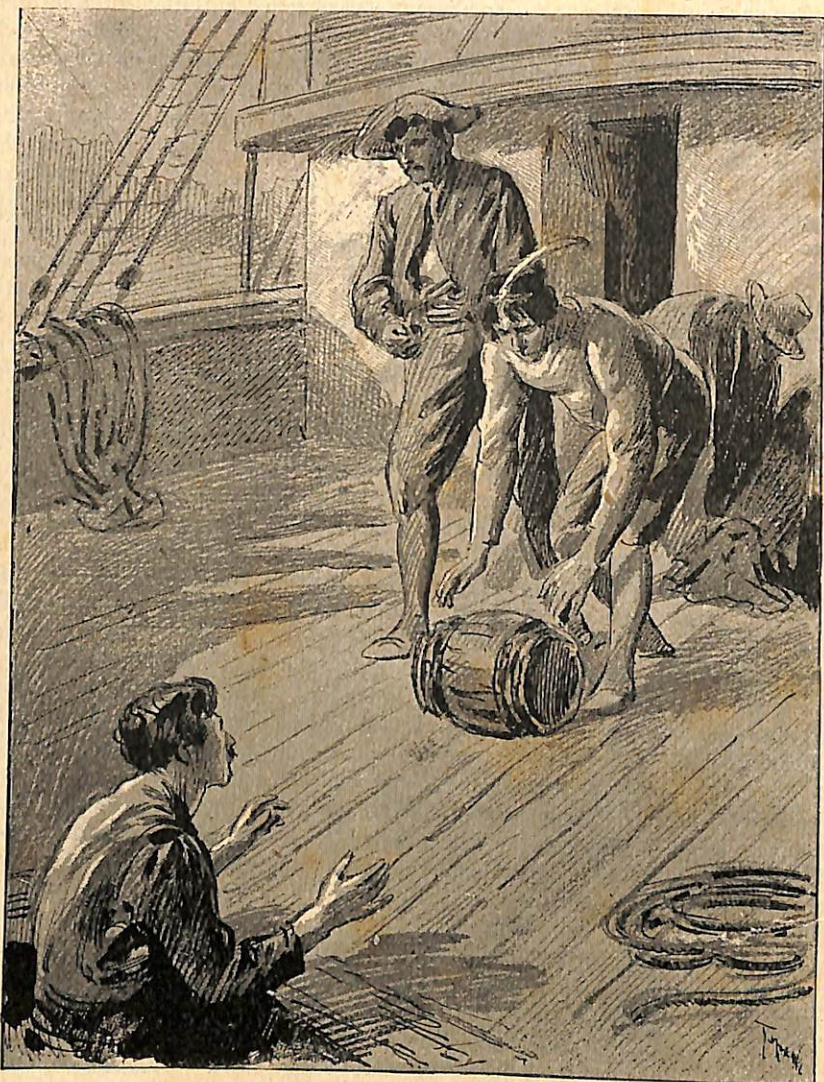
L'officier se penche sur son portevois :

« A toute vapeur ! »

Le jeu des tiroirs s'accélère et l'avant du yacht soulève une nappe d'écume fuyant déjà dans le sillage du navire.

(A suivre.)

HENRY LETURQUE.
1. En avant !



LES COUREURS DE « LLANOS »

Jap et Francisco font rouler les barils. (P. 373, col. 1.)

Les yeux tournés dans la direction du fort San-Felipe, l'Indien regarde.

Le bruit du va-et-vient des pistons monte de la machine et un ronflement se fait entendre à l'arrière du navire, en

les autres les veulent, ils...

— Les autres, interrompt Jap, qui a entendu la réflexion, les voici. »

Il montre au loin, arrivant bride abattue, la bande des Rojos.

« El Tuerto aura trouvé des quadruples, » murmure Francisco.

Il escalade la passerelle.

« Capitaine, faites donner toute la vitesse possible, il y va du salut de la señorita. »

L'officier se penche sur son portevois :

« A toute vapeur ! »

Le jeu des tiroirs s'accélère et l'avant du yacht soulève une nappe d'écume fuyant déjà dans le sillage du navire.

(A suivre.)

HENRY LETURQUE.
1. En avant !

PRIME GRATUITE A NOS NOUVEAUX ABONNÉS

La Vie Active par le COLONEL ROYET

RECUEIL UNIQUE
EN SON GENRE

Ce captivant ouvrage abondamment illustré est un véritable vade-mecum clair, concis, aux images parlantes, propre à guider les énergies et les bonnes volontés dans les cas les plus coutumiers de l'activité humaine et contenant :

Tous les artifices. — Toutes les initiatives. — Toutes les énergies. — Tous les sports.
en un mot toutes les pratiques de la vie active.

EXTRAIT DU SOMMAIRE

Pour être fort.
Pour développer sa force.
Pour utiliser sa force.
La santé par l'hygiène.
La marche, premier des sports.
Sachons nous débrouiller.
Pour savoir se diriger.
La vie au grand air.
Pour deviner le temps.
Comment on campe.
La cuisine improvisée.
A travers champs et bois.
Le long des rivières.
La mer et la montagne.

Cette prime, qui parviendra aux ayants droit dans le courant de novembre, est offerte gratuitement à tous nos nouveaux abonnés de six mois et d'un an. Exceptionnellement, tout abonnement de trois mois, partant du 1^{er} octobre ou du 1^{er} novembre et souscrit par mandat-poste de 2 fr. 50 (étranger 3 francs) adressé à M. le Directeur du "Journal des Voyages", 146, rue Montmartre, Paris, donnera droit à cette prime gratuite.

Voir en tête de page les conditions d'abonnement.

VADE-MECUM
UTILE A TOUS

EXTRAIT DU SOMMAIRE
A cheval et en voiture.
Auto et bicyclette.
Aérostation et aviation.
Tir et chasse. Pêche et canotage.
Incidents et accidents.
Petits maux, petits remèdes.
Pansement des blessures.
Sachons défendre les autres.
Comment on arrête un cheval emballé.
Secours aux asphyxiés et noyés.
Comment une femme peut se défendre.
L'art de voyager. Souvenirs de voyage.
Comment aller aux colonies.
Etc.